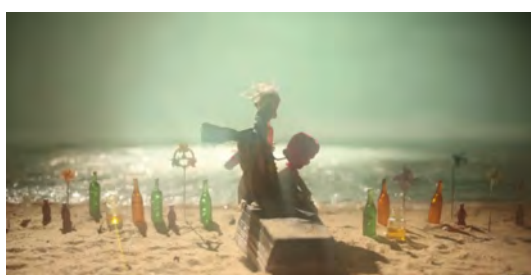
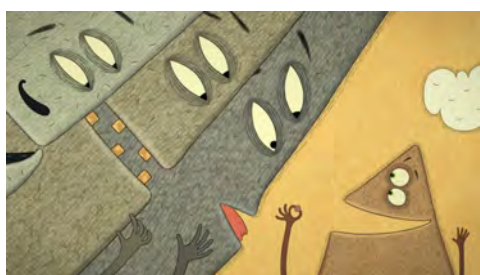


DOSSIER PÉDAGOGIQUE

LA PETITE MUSIQUE DES BRUITS

PAR MATHILDE TRICHET



Association Cinéma Public
52 rue Joseph de Maistre
75018 Paris
01 42 26 02 06



LA PETITE MUSIQUE DES BRUITS

Six courts métrages composent ce programme autour de « la musique des bruits ».
Une musique qu'on nous annonce « petite ». « Petite » parce que... « discrète » ? Douce ?
Ou insignifiante ? Sûrement pas ! C'est précisément ce que ces six films savamment réunis
nous révèlent : au cinéma, aujourd'hui, on ressent pleinement les choses par la vue *et* par
l'ouïe.

Poursuivons l'analyse du titre du programme : et d'abord... Qu'est-ce donc que la
« **musique** » ? Et qu'est-ce qu'un « **bruit** » ? Comment distinguer les deux ?

Le dictionnaire nous apprend qu'un bruit est un « ensemble de sons, d'intensité variable,
dépourvus d'harmonie, résultant de vibrations irrégulières ».

Et la musique ? « Une combinaison harmonieuse ou expressive de sons ».

Dans les deux définitions apparaît la notion de « **son** », autrement dit (nous apprend encore
le dictionnaire de façon très savante) « un mouvement vibratoire, périodique ou quasi-
périodique, simple ou composé, de fréquence fondamentale et de timbre déterminé,
consistant en une perturbation dans la pression, la contrainte, le déplacement ou la vitesse
des ondes matérielles qui se propagent ensemble ou isolément dans un milieu élastique, et
capable de provoquer une sensation auditive ».

Plus prosaïquement, **un son est un phénomène physique qui est perçu par l'oreille.**

Il est ici aussi question de **vibrations** : sans cette vibration (des cordes vocales dans le cas de
la voix humaine ; du corps de l'instrument de musique...), il n'y aurait pas de son. Certains
instruments à percussion permettent de s'en rendre physiquement compte (le triangle, par
exemple, que l'on sent littéralement vibrer quand on le touche pendant qu'il émet un son).

Dans les deux définitions de bruit et de musique apparaît encore la notion d'**harmonie**, soit
« une combinaison spécifique formant un ensemble dont les éléments divers et séparés se
trouvent reliés dans un rapport de convenance, lequel apporte à la fois satisfaction et
agrément ».

L'harmonie serait donc très subjective (qui d'autre que moi peut décider si tel ou tel son me
procure « satisfaction et agrément » ?). Des « bruits » pour certains peuvent donc sembler
être une « petite musique » à mon oreille. Et inversement !

L'enfant de 3 à 6 ans continue d'expérimenter « le monde » avec ses cinq sens. L'ouïe n'est
pas le moindre d'entre eux, qui permet aussi de se repérer dans l'espace, de communiquer,
de jouer avec les sonorités de la langue, de chanter à l'unisson... Se mettent ainsi
progressivement en place les compétences nécessaires à la lecture et à l'écriture.

En outre, l'écoute procure du plaisir (on toucha alors à « quelque chose de l'art ») ou du
désagrément (on devient critique).

Les six courts métrages proposés dans *La Petite Musique des bruits* proposent une large
palette de « possibles » autour des sons que l'on entend et même... que l'on *voit*, puisqu'ils

sont parfois représentés par des dessins, des traits, voire même par des petits personnages. Ainsi, **l'invisible devient visible**, l'informe prend forme sous nos yeux, provoquant rires, émotions, et désir de devenir acteur à notre tour : une invitation à la création artistique sous toutes ses formes.

Avant la projection

On pourra se poser avec les enfants les mêmes questions que celles qui ouvrent ce dossier : **qu'est-ce qu'un bruit ? Qu'est-ce qu'une musique ?**

Mon imagier sonore (Ed. Gallimard jeunesse, éveil musical) permet d'aborder très simplement les notions de sons, notes, intensité, durée, hauteur, phrase musicale, rythme, mélodie, accord...



Les enfants pourront eux mêmes produire des sons : avec leurs propres corps (taper dans les mains, taper sur les cuisses – le son est différent –, sauter sur le sol à pieds joints, taper des pieds l'un après l'autre, claquer la langue... Chanter, bien sûr), avec des instruments manufacturés (le son du tambourin est court, celui du triangle long) ou avec des objets détournés : frapper sur un verre avec une cuillère, par exemple. Et faire l'expérience suivante : utiliser une cuillère en plastique, puis une cuillère en métal. Les sons produits sont différents !

On pourra également écouter des disques sans support visuel, de « musiques pour objet », qui sensibilisent les enfants au fait que **« tout » peut faire des sons** (et même de la musique !) : par exemple *Prises de bec* et *Derrière les bruissons*, deux spectacles de La Corde à Vent (aussi édités en CD) qu'on réutilisera encore pour parler du dernier film du programme, *Mon drôle de grand-père*. Ecouter sans s'appuyer sur un support visuel n'est pas évident pour les très jeunes enfants : ces activités de « pure écoute » seront donc courtes ou plus longues, en fonction de l'âge des auditeurs.



Pour préparer le visionnage en salles des six courts métrages du programme, on pourra regarder six photogrammes tirés de chacun des films, en les présentant dans l'ordre (et pas forcément le même jour), en donnant chaque fois le titre du film, voire, avec les plus grands, le nom du réalisateur (ou de la réalisatrice). Un grand poster pourra ainsi être réalisé et affiché dans l'espace d'accueil (crèche, classe, centre de loisirs...), les enfants pouvant alors s'y référer à tout moment.

Cette activité permet de clarifier les choses (on verra 6 histoires différentes) et d'initier les plus jeunes à une première « grammaire » du cinéma : au début de chaque film il y a « des lettres » qui indiquent le titre et le nom du réalisateur – ou de la réalisatrice ; à la fin, il y en a d'autres pour rendre hommage à toutes celles et ceux qui ont participé à la création de ce film. C'est ce qu'on appelle le **générique**.

Parler du titre du programme, du titre de chaque film (certains sont en anglais, c'est encore plus mystérieux !), puis regarder des images permet de créer une **attente de spectateur**, une envie d'aller au cinéma découvrir ce qu'on a imaginé à partir d'images fixes et de mots, particulièrement ceux échangés avec les autres enfants.



① BALADES



② LES BRUITS



③ DRÔLE DE SON



④ LIGHT FORMS



© SOME THING



© MON DRÔLE DE GRAND-PÈRE

Qu'est-ce qu'on voit sur ces images ? Qu'est-ce qui peut bien se passer à ce moment-là ? Ça va sûrement être « drôle » (on retrouve cet adjectif dans deux titres). « Light forms », c'est littéralement « Jeux de couleurs ». De fait, on voit des couleurs, et ça ressemble à... (un manège ?) « Some Thing », ça veut dire « Quelque chose »... quoi ?

On se demandera aussi... ce qu'on peut bien *entendre*, à ce moment-là. Ce travail permet justement de rappeler que, au cinéma :

- on **regarde** des images « qui bougent » (autrement dit « animées », contrairement aux photogrammes), et qui bougent sur un **écran**, tandis que nous, spectateurs, sommes plongés dans le **noir** ... sinon, on ne verrait pas ces **images projetées** depuis le fond de la salle !
- et on **entend**, ou plutôt on **écoute** attentivement.

La bande sonore participe totalement de la création d'un film, à toutes ses étapes : écriture, prise de son, bruitage, composition musicale et enregistrement de la musique (si elle est originale), montage son puis mixage, ultime phase de production du film. Nous-mêmes, adultes, avons tendance à l'oublier.

Ce programme permet donc de rappeler l'importance des bruits et de la musique dans les films... et dans nos vies !

BALADE

Betty Bone / Animation / France / 2006 / **6 min** / sans dialogues

Synopsis

Balade raconte la déambulation d'un petit garçon parti chercher le journal de son père. De mauvaise humeur en début de promenade, l'enfant se laisse surprendre par le monde qui l'entoure, trouvant ainsi matière à se ressourcer, avant de rentrer chez lui, ayant accompli sa mission, apaisé.

L'auteur

Quand elle intègre l'école des arts décoratifs de Strasbourg, Betty Bone espère y « apprendre à voir autrement ». Elle ignorait alors l'existence de la section illustration, qu'elle choisit parce qu'il lui semble que le livre pour enfants peut correspondre à ce qu'elle aime faire : « découper du papier pour en faire des images ». De fait, Betty Bone manie en virtuose le collage matissien, autrement dit la découpe directe dans la couleur (toujours vive). Dans ses albums, la simplicité formelle des décors et des personnages, la succession des images, la multiplication des niveaux de lecture et l'introduction du merveilleux dans des scènes issues du quotidien nous racontent la diversité du monde contemporain sans pour autant traiter frontalement de « sujets de société ».

Betty Bone est donc d'abord auteur et/ou illustrateur de livres pour enfants. En 2006, une résidence d'artiste lui donne l'occasion d'adapter trois de ses propres albums en films d'animation : *La Nuit*, *Dudu* et *Balade* (tous trois publiés en 2005 et édités respectivement aux éditions du Rouergue, Thierry Magnier et du Sorbier), travaillant alors avec les mêmes complices à la coréalisation, au montage, au son, à l'image et à l'animation. Ce passage du livre au cinéma relève presque de l'évidence, tant les albums de Betty Bone sont emprunts de « grammaire » cinématographique – tant dans le cadrage des images que dans leur succession. Dans les trois cas, les films s'ouvrent (et se referment) avec un « vrai » acteur, dans un « vrai » décor, mais ces images montées en « stop motion », avec un petit effet saccadé, permettent de passer en « douceur » du réel à l'imaginaire (et vice versa), autrement dit d'accepter encore plus facilement de « jouer le jeu du spectateur » qui sait que ce qu'on lui montre est « faux », mais qui se laisse plonger avec délectation dans l'histoire animée qu'on lui propose.

L'album *Balade*

Balade fait partie de la collection « Sans un mot » des éditions du Sorbier. Ici, Betty Bone restitue l'ambiance et le décor de « la ville » (qu'on retrouve aussi dans *Dudu*) alors qu'elle-même est née dans un hameau de Haute-Savoie ! C'est que les paysages urbains lui inspirent une forme d'exotisme, et elle en saisit à merveille toutes les caractéristiques : les voies rapides, les passages cloutés, les fast-foods, les jardins publics, les gares, les fils électriques

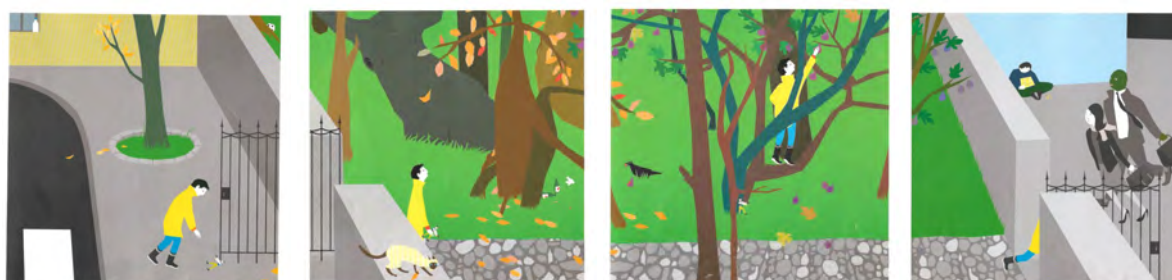
et toutes les lignes qui les cernent et les déterminent... jusqu'aux mouchoirs en papier et bouteilles de bière qui traînent par terre.

L'album *Balade* est littéralement cinématographique, puisqu'il s'agit d'un long travelling dans un pâté de maison typiquement parisien, lequel pâté de maison est intégralement présenté en vue aérienne sur la couverture.



Sur chaque page de l'album, une image en format carré présente l'enfant dans une situation « urbaine » particulière. Cette image est rigoureusement « raccord » avec celle qui la précède et celle qui la suit, si bien que l'on voit deux fois l'enfant sur une double page à deux moments différents, au fur et à mesure de sa pérégrination gauche-droite.

Dans son adaptation cinématographique, l'auteur utilise ce même procédé de « travelling » : elle a pour ainsi dire « collé » les images de son album les unes aux autres et les filme de la gauche vers la droite, en prenant soin de ne faire apparaître l'enfant à droite que s'il a complètement disparu à gauche.



Pages 8, 9, 10 et 11 de l'album

On pourra étudier cet album avant d'aller voir le film et se demander ce que l'on *entendrait*, si le livre était sonore : des bruits de klaxons, des pépiements d'oiseaux, un chien qui aboie, un camion-poubelle... Et qu'est-ce qu'on entendra, au cinéma ? Il s'agira d'être très attentif !

Début du film

Contre toute attente, pour qui aura « lu » (entre guillemets, puisque l'album est sans textes) *Balade*, le film s'ouvre par une séquence qui, en apparence, n'a rien à voir avec l'univers du livre.



C'est que Betty Bone a monté une mise en scène (d'ailleurs très découpée : plusieurs plans différents se succèdent) pour nous faire entrer dans l'« histoire » à proprement parler... une histoire sortie de l'imagination d'un peintre, dont on découvre peu à peu l'atelier.

Dès la première image du film, on est plongé dans le monde du cinéma puisqu'on entend le son d'un projecteur de film (qui se révélera en fait être celui d'un ventilateur).

Son de clochettes et jeux de lumières sur l'affiche (filmée en gros plan) où « BALADE » est écrit à 5 reprises. On pénètre bien dans un monde magique... Le peintre (qu'on reconnaît par des traits caractéristiques de la fonction : chemise blanche, gilet de costume, pantalon et chaussures marron, foulard rouge défait, moustache à la Dali et petite queue de cheval), assis sur son tabouret, est en pleine inspiration : « Hummm », l'entend-on « dire ». Il se lève enfin, avance vers le chevalet (bruits de pas) et se met à peindre : on entend des coups de pinceaux mais on ne voit pas encore la toile, qu'on ne découvre que dans le plan suivant. La caméra s'approche d'elle par un travelling avant et, tout à coup, des boîtes aux lettres, puis un escalier, puis une jambe apparaissent sans que le peintre soit intervenu ! Une porte grince, claque... et l'on passe de l'atelier du peintre à la première image de l'album de Betty Bone, qui est aussi la première de cette deuxième partie du film.



Ce passage est aussitôt suivi d'un son typique des vieux disques 33 tours, un « crachotement » qui évoque inconsciemment (chez les plus âgés des spectateurs !) « quelque chose » d'ancien, de fragile et précieux, qui tourne. En un mot : un manège. Et nous, face à l'écran, sommes invités à entrer dans la ronde.

Raccords son-image

Dans *Balade*, l'image précède le son ou bien le suit : ils sont rarement simultanés. Parfois même, on ne voit pas ce qu'on entend : les premiers bruits de moteur audibles ne sont accompagnés d'aucune image de voitures qui passent, par exemple. Et si l'on perçoit le pépiement d'un oiseau au moment même où celui-ci apparaît à l'écran, il est bientôt suivi d'un aboiement émis par un chien qu'on ne découvre qu'une seconde plus tard.

Balade est donc construit sur un **jeu d'anticipation** de ce que l'on va voir ou entendre, en

fonction de ce qui est entendu ou vu. Quand le garçon découvre une poupée-soldat à terre, il s'exclame « Ouah » et on entend alors le chien gémir une seconde fois alors qu'il a complètement disparu de l'image : c'est notre mémoire de spectateur (et l'habileté de la réalisatrice) fait que nous savons d'où il provient.

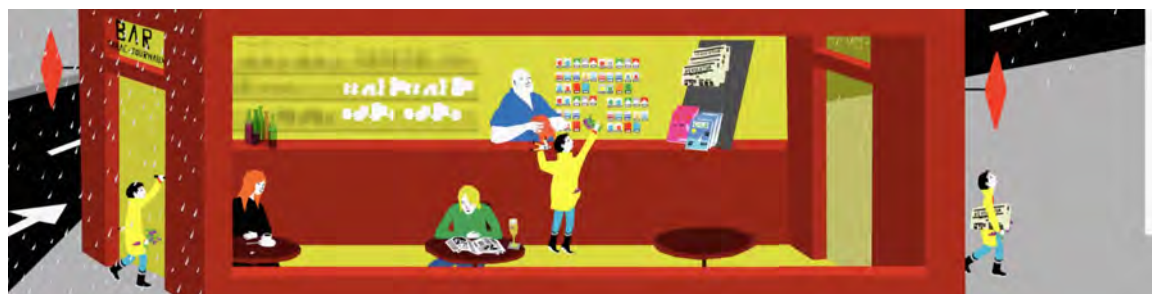
D'autres pépiements des oiseaux accompagnent toute la traversée du parc de l'enfant. On entend aussi un corbeau puis des sonneries de téléphone avant de voir leurs propriétaires, des « business wo/men » pressés (dont l'un ne se rend même pas compte que les feuilles de son journal s'envolent). On entend encore une femme hélér un « taxi », femme qui restera à jamais hors champ.

A ce moment précis commence, en sourdine, la valse « Amour et Printemps » composée par Émile Waldteufel, jouée à l'orgue limonaire (une valse très connue du grand public pour avoir été la chanson du générique du Ciné-Club d'Antenne 2, puis de France 2, pendant 20 ans. Une nouvelle façon pour la réalisatrice de convoquer la mémoire des plus âgés de ses spectateurs, et de faire un clin d'œil à l'histoire du cinéma et de la télévision).

Un homme éternue (mais est-ce bien celui que l'on voit à l'écran, assez étrange, d'ailleurs ?), un pigeon roucoule, le tonnerre gronde... à moins qu'il ne s'agisse d'un coup de feu ? On entend en effet, immédiatement après, le « talkie-walkie » caractéristique de la police (qui, d'ailleurs, couvre la mélodie d'« Amour et printemps »), avant de voir un agent qui glisse une contravention sous un pare-brise !

On retrouve le chien qui se remet alors à aboyer tandis qu'on entend le bruit... de la mer ? On passe en effet devant un chantier avec un tas de sable et une pelle... Mais non : c'est la pluie qui commence à tomber. Un chat, apparu depuis longtemps dans le champ, se met à miauler et l'enfant, qui s'était protégé dans un passage mais, impatient, n'en peut plus d'attendre la fin de l'orage, poursuit sa route, manquant de se faire écraser par un cycliste : coup de sonnette et deux « ahhhhhh » de peur (un aigu – l'enfant – et un grave – le conducteur).

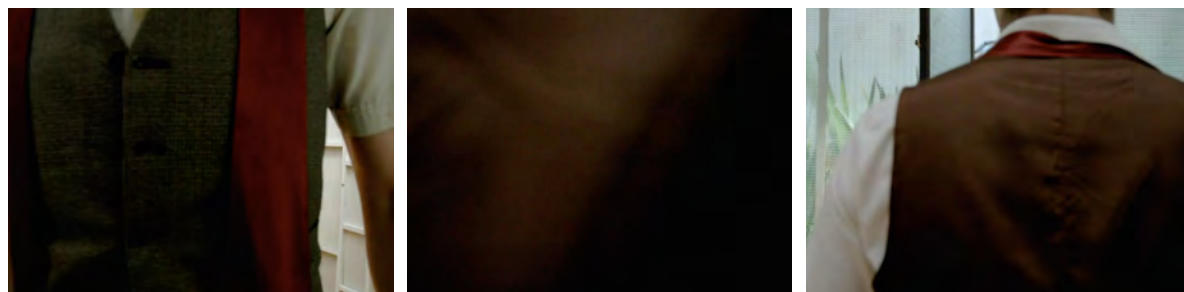
Quand le garçon arrive devant le « bar-tabac-journaux », on entend la clochette de la porte et, de façon claire et audible cette fois, le morceau « Amour et printemps » auquel se superposent des bruits de couverts qui s'entrechoquent. Puis, journal sous le bras, l'enfant sort du bar et la musique se fait à nouveau plus sourde.



Collage de trois photogrammes tirés du film

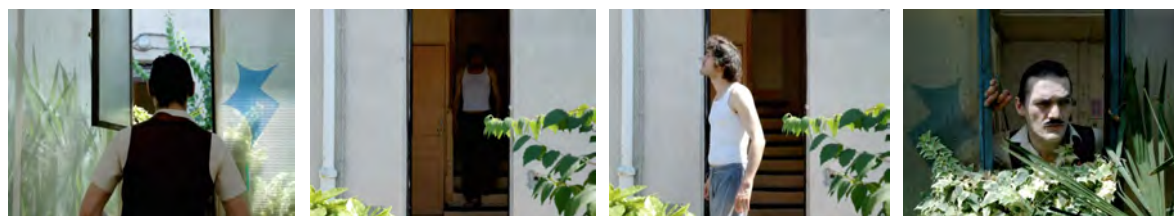
Une voiture passe hors champ. Arrivé devant le 51 de la rue, autrement dit là où on sait qu'il habite, puisque nous avons déjà vu cette entrée d'immeuble, l'enfant s'engage dans l'escalier. L'image se fige, on entend un bruit de porte qui grince puis claque (le même qu'au début du « manège ») et, immédiatement, le plan change : nous sommes revenus dans

l'atelier du peintre, qui continue de figurer le trottoir représenté sur son tableau. La jambe de l'enfant puis les boîtes aux lettres disparaissent peu à peu. Bruit du ventilateur, bruit de pas : le peintre se recule, contemple son œuvre, cherche l'inspiration (« Heu-hummmm ? »), tourne la tête, se lève, avance « vers nous » jusqu'à occuper tout le champ de la caméra.



Changement de plan : on le voit de dos s'approcher d'une fenêtre, puis on découvre son visage derrière la fenêtre et... contrechamp, autrement dit on voit maintenant ce que lui aussi voit : un immeuble qui ressemble beaucoup à celui qu'il a peint... Et tout à coup, un homme qui lui ressemble beaucoup descend l'escalier. Un homme qui part acheter le journal ? Le peintre le suit en tout cas du regard...

C'est sans doute ce décor tout proche (l'immeuble d'en face) qui inspire son tableau du moment, et cet homme, ce voisin, ce quasi-double un peu plus détendu (qu'il doit souvent observer par la fenêtre) qui lui permet de s'inventer des histoires tout en peignant, et de nourrir ainsi sa création.



Le chemin de l'école buissonnière : se promener dans son quartier, représenter son quartier

Après avoir vu le film, on pourra regarder la vue aérienne sur la couverture du livre (reproduite ci-avant) et parcourir le chemin du garçon avec son index.

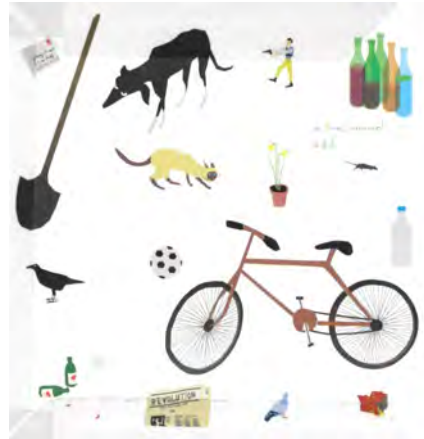
On se rendra alors compte qu'il n'a absolument pas pris le chemin le plus court pour aller chercher le journal : il aurait dû partir vers la gauche (comme le fait le jeune homme à la fin du film), ce qui en outre présentait l'avantage de n'avoir aucune rue à traverser !

Le film et la déambulation du garçon (sa « balade » délibérée : on expliquera à cette occasion le titre du film, si cela n'a pas été déjà fait) pourront inciter à partir à son tour « en balade » dans le quartier des enfants-spectateurs : repérer les magasins, les boîtes aux lettres, les passages-piétons.

Avec les plus grands, on pourra tenter de représenter le quartier en deux dimensions (un plan), voire en trois (une maquette avec des cartons, des boîtes à chaussures ...).

Les détails

Dans son album comme dans son film, Betty Bone ajoute plein d'objets et d'êtres « de la vie » (et de la ville !) qu'on peut s'amuser à retrouver dans les images. C'est même à un vrai jeu de piste que l'auteur nous convie, dans son album, puisque les 2^e et 3^e pages de couverture rassemble ces objets et animaux, comme pour nous dire : « Cherchez-les ! »



On sera particulièrement attentif à la poupée-soldat qui est pratiquement de chaque plan mais souvent petit, donc à peine visible.

On notera aussi que le journal a pour nom « Révolution » : sans doute un clin d'œil politique de l'auteur, mais pas seulement : une « révolution », c'est un « mouvement en courbe fermée autour d'un axe ou d'un point, réel ou fictif, dont le point de retour coïncide avec le point de départ »... soit exactement le mouvement effectué par l'enfant !

On observera encore les bouteilles de bière laissées par terre dans le parc (ce qui offre l'occasion de rappeler qu'il y a des poubelles, dans les parcs et dans les rues, pour ne pas laisser nos détritiques n'importe où), la crotte de chien déposée en plein milieu du trottoir ou encore les yeux de la chouette qui brillent dans le trou de son arbre !

La ville, sa poésie et ses dangers

Betty Bone nous invite à la poésie, dans ce film : suivre du regard les feuilles qui volent au vent, ramasser des fleurs, être dans ses pensées, s'émerveiller d'un rien : c'est possible, même en ville !

Mais on le sait : il faut faire attention, quand on se promène dans la rue, et le film peut donner lieu à des rappels concernant le « bon » comportement à adopter dans la rue et tout autre espace public pour profiter de la ville sans se mettre en danger ni mettre les autres en danger – en un mot : en étant « citoyen ».

On pourra commencer par se demander quel âge a l'enfant (au moins 10 ans !) et pourquoi son père ne va pas chercher son journal lui-même (son père à qui il tire la langue et qui lui tire la langue ! Que peut-on en conclure de la nature de leur relation, de prime abord ? A la fin du film, on comprendra qu'ils sont plutôt très complices).



Fait-il toujours bien attention en traversant ? Certes, il emprunte le passage « clouté » (ou plutôt marqué par des bandes blanches, les clous ayant quasiment disparu du paysage parisien), mais le nez en l'air. Et que penser du fait qu'il cueille des fruits en grimant à un arbre du parc ? Ou des fleurs, dans cet autre petit coin de verdure urbain inopiné (et d'ailleurs inaccessible) ? Que penser encore des deux garçons qui jouent au football sur le trottoir, dont l'un va chercher le ballon qui a atterri sur la chaussée ? Et à ce moment-là, le petit garçon traverse-t-il bien dans les clous ? Il ne le fait pas toujours puisque, peu de temps après, chassé par la pluie, il manque se faire renverser par un cycliste !



Ce sera alors l'occasion de rappeler les règles pour traverser quand il y a des feux tricolores (et quand il n'y en a pas) même si, quand on est « petits », on ne se promène de toute façon jamais dans la rue tout seul !

On pourra aussi écouter (voire apprendre, pour les plus grands) la chanson d'Anne Sylvestre « Menthe, Abricot, Cerise ».

Comparaisons entre le livre et l'album

Regarder le livre après avoir vu le film permet de relever quelques différences.

Betty Bone a notamment changé la couleur du premier chat rencontré (blanc dans l'album, noir dans le film) ainsi que celles des voitures mal stationnées (que le policier est en train de verbaliser). Elle a rajouté une drôle de silhouette derrière une fenêtre (celle où est posée la

bouteille de lait), inversé la place de la poupée-soldat sous le bras du garçon (gauche dans le livre, droit dans le film) avant qu'il ne la glisse dans la poche. L'enfant qui va chercher son ballon sur la chaussée dans le film reste bien toujours sur le trottoir dans le livre. Certaines distances (la longueur des façades des immeubles, par exemple) ont été allongées dans la version animée, pour que le rythme du travelling reste constant sans que jamais le petit garçon n'apparaisse simultanément à gauche et à droite de l'écran.



Planches du livre (à comparer avec les photogrammes correspondants ci-avant)

Il a donc bien fallu retravailler les planches de l'album pour passer de l'image fixe à l'image animée : rééquilibrer les couleurs, les équilibres, les perspectives...

Enfin, l'album se poursuit après le retour du petit garçon dans la cage d'escalier : l'enfant donne à son père le journal et les fleurs cueillies en route. Les deux se sourient. Puis l'enfant a posé son manteau à la poignée de la fenêtre, et, sur le rebord de celle-ci, sa poupée-soldat ainsi que les fruits chapardés dans le parc. La rotation n'est pas parfaite comme dans le film : une nouvelle histoire a commencé, nous laissant imaginer la suite...

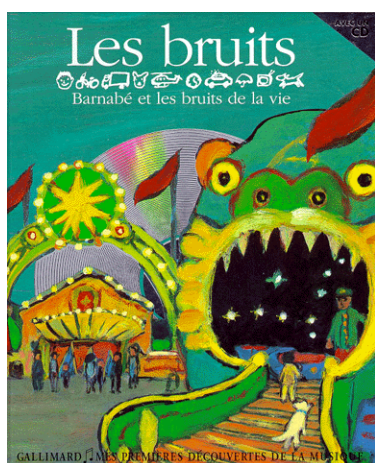


Autres ouvrages « ricochet »

Dudu, autre album de l'auteur-illustrateur-réalisatrice (adapté lui aussi par Betty Bone elle-même, comme annoncé plus haut) se passe encore dans une grande ville mais à une tout autre échelle. Où est passée la petite fille prénommée Dudu ? Elle et sa robe rouge ont disparu dans la ville. Ses deux sœurs partent à sa recherche : là, sur la route, là, dans un arbre, quelque chose de rouge ! Mais heureusement, à chaque fois : « C'était pas Dudu... » On retrouve dans cet album la même signature formelle que dans *Balade* : découpage/collage/aplats de couleurs vives, et un thème commun : la ville est belle, encore faut-il savoir faire attention quand on s'y promène.



Un livre-cd propose lui aussi une balade à travers la ville (et deux enfants à la recherche de leur petit frère) : **Les bruits - Barnabé et les bruits de la vie** (Ed. Gallimard Jeunesse) où l'on reconnaît le bruit d'un enfant qui descend un escalier, de la porte cochère qui claque, de l'éboueur qui balaie le caniveau, du manège, de la télévision... et même du train fantôme.



Autre album qui raconte l'histoire d'un petit garçon qui se promène... dans son imagination : **Ding Dang Dong !** de Frédérique Bertrand (Ed. MeMo). Sur la 4^e de couverture est annoncé : « Ce soir, Emile ne veut pas se coucher. Pour continuer à jouer, il réveille un à un ses jouets. Tracteur, camion ou locomotive, tous le suivent dans sa cavalcade... Réalisé à partir de papiers découpés, un album que les enfants pourront parcourir du doigt en suivant la grande boucle colorée qui ramène tranquillement Emile... jusqu'à son lit. »

Découper et coller à la manière de Matisse

Après avoir regardé des reproductions des dernières œuvres de Matisse (gouaches et « papiers découpés »), par exemple ces deux-là :



« *La tristesse du roi* » (1952)
2,92 m x 3,86 m



« *L'escargot* » (1953)
2,87 m x 2,88 m

et établir des similitudes avec les albums de Betty Bone, on pourra réaliser de grands aplats de couleurs qui seront ensuite découpés et collés pour réaliser à son tour des créations plastiques (inspirés ou non des œuvres de Matisse ou du travail de Betty Bone).

LES BRUITS

Thibault Petrisans / Animation / France / 2009 / 4 min

Synopsis

Un Indien d'Amérique nous raconte pourquoi, maintenant, sa femme et lui sont un peu « durs d'oreille ». Un jour, en effet, tous les bruits du monde se sont rencontrés dans un seul endroit : leur tipi !

Les Bruits s'inscrit donc dans le genre « contes étiologiques » qui expliquent les origines et le pourquoi des choses d'une manière fantaisiste.

Origines du film

Les Bruits est une adaptation originale du poème éponyme de Jacob Nibénegesabe, dont le texte est intégralement reproduit ci-dessous.

Ce poème est lui-même tiré du recueil *Partition rouge – Anthologie – Poèmes et chants des Indiens d'Amérique du Nord* (traduit et présenté par Jacques Roubard et Florence Delay, Ed. Points 2007, collection Poésie). Les poèmes, petites chansons, légendes, incantations et épopées qui le constituent, révèlent la conception toute particulière de la langue, de la parole, de l'écrit pour les Indiens d'Amérique du Nord. Pour eux, qui s'appelaient simplement « les hommes » ou « le peuple », le mot était un acte, le poème agissait, **l'art était la vie même**.

Thibault Petrisans, le réalisateur du film (qui est aussi artiste plasticien et designer graphique) fait à son tour acte d'une grande simplicité (apparente) dans son adaptation, donnant littéralement à **voir les sons** sous forme de lignes plus ou moins droites ou brisées, en fonction de leur intensité. Donnant aussi à voir les événements de façon très prosaïque : quand l'Indien raconte qu'il a mangé un lapin, on le voit avaler le lapin tout cru puis on voit le lapin dans son ventre ; quand l'Indien dit (à deux reprises) « dans ma maison », la caméra opère un travelling arrière pour qu'on voie effectivement sa maison en entier. L'image accompagne le texte, sans jeu avec le hors-champ, en toute simplicité.



Ce film fait partie d'un DVD intitulé « Poèmes du monde 2 », coproduit par Cap Canal (une chaîne de télévision locale lyonnaise de service public aujourd'hui disparue, qui était consacrée à l'éducation) et C Productions Chromatiques (société elle-même spécialisée dans les films d'animation et éducatifs).

Le texte du poème/ La construction du film

La construction du film suit la construction du poème lui-même « Les Bruits », de Jacob Nibénegesabe, en jouant entre l'intérieur et l'extérieur du tipi :

- introduction sous forme de prégénérique (intérieur du tipi). On entend des sons, ceux que connaissaient alors (« il y a longtemps, très longtemps », dit-on souvent pour commencer ce type de conte étiologique) les Indiens d'Amérique du Nord : sons d'oiseaux, coassements de grenouilles, bruissements dans les feuilles, coups de marteau... Chaque son représenté graphiquement est d'abord enfermé dans « sa bulle », puis les bulles fusionnent et tous les sons se retrouvent dans une grosse bulle qui se révélera être... la porte d'entrée du tipi !

*Une fois
tous les bruits se rencontrèrent.
Tous les bruits du monde*

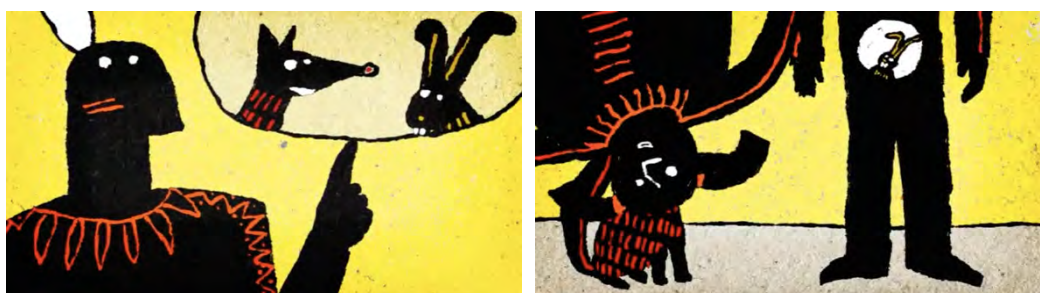
*dans un seul endroit
et je m'y trouvais
puisqu'ils se rencontrèrent dans ma maison.*



- Le titre apparaît. Commence alors le dialogue entre l'homme et sa femme (extérieur du tipi). On n'entend plus aucun son (ils sont tous dans le tipi !), seulement la voix du narrateur qui fait tous les personnages.

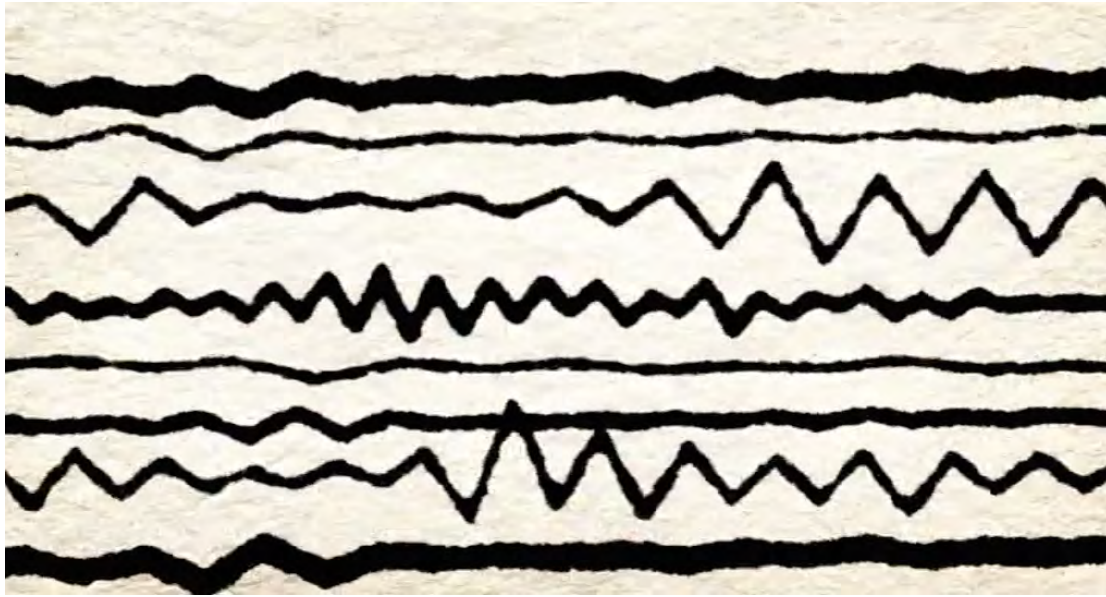
*Ma femme demanda : « Qui les a envoyés ? »
Je répondis : « Renard ou Lapin
oui l'un de ces deux-là.
Tous les deux essaient de me jouer un tour aujourd'hui.
Tous les deux
sont furieux contre moi.
Lapin est furieux parce que j'ai tiré
l'oreille de son frère
et que je l'ai soulevé de terre de cette façon.
Puis je l'ai mangé.
Et Renard est furieux parce qu'il voulait
faire ces choses avant moi. »*

*« Oui, alors c'est certainement l'un des deux »
a dit ma femme.*



- retour à la description (visuelle et sonore) des sons (intérieur du tipi) :

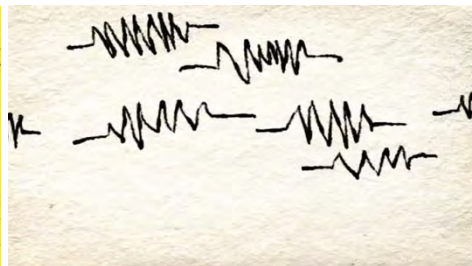
*Ainsi tous les bruits
étaient là.
Ces choses arrivent.
Le bruit d'un arbre qui tombe était là.
Le bruit d'un rocher qui tombe était là.
Le bruit d'une loutre glissant dans la boue était là.
Tous ces bruits et d'autres encore
dans ma maison.*



- l'homme, d'abord fataliste (« Ces choses arrivent »), n'en peut finalement plus (« dans ma maison », deuxième occurrence !) Il va déterrer la hache de guerre (à l'extérieur du tipi) et revient littéralement « casser » les sons (il les coupe en morceaux), qui se révoltent à leur tour (à l'intérieur du tipi).

Cette partie, sans texte, très sonore et visuellement intense, est la plus fébrile du film : les percussions battent à tout rompre, c'est la guerre, littéralement, avec des flèches qui traversent les yeux de l'homme, du sang (une grosse flaque rouge finit par envahir l'écran).

L'Indien a mal à la tête : les percussions se font alors plus calmes, plus sourdes, puis reprennent de plus belle quand il commence à délirer (les lignes de sons se transforment en Lapin/Renard et sapins !)



- intervention de la femme (à l'extérieur du tipi, littéralement secoué sous l'effet des sons, de la guerre qui sévit à l'intérieur). On se rend compte du temps qui a passé puisqu'il fait désormais nuit. C'est la cacophonie totale : ils répondent « tous ensemble » ! Les lignes-sons envahissent l'écran, puis s'estompent peu à peu, et disparaissent. Le calme revient. Enfin, le « voilà pourquoi » est livré.

*« Combien de temps pensez-vous rester ? »
leur a demandé ma femme. « Nous avons besoin de
dormir ! »
Ils ont répondu tous ensemble !
C'est pourquoi ma femme et moi maintenant
sommes parfois dur d'oreille.*

*J'aurais dû faire le vœu de les renvoyer tous
c'était la première chose à faire.*



- générique de fin avec les percussions qui reprennent, vives : Renard et Lapin sont bien contents de leur tour !

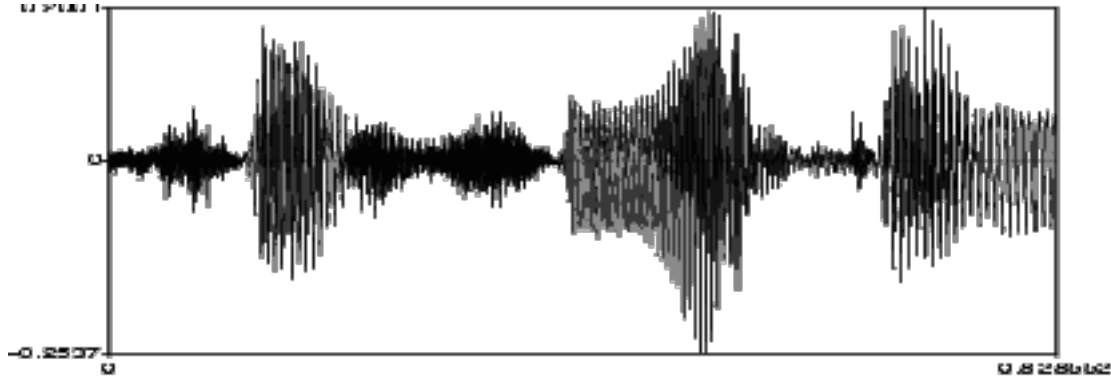


Et à la fin du générique, on entend le hululement du hibou et d'autres pépiements d'oiseaux. Ils ne dérangeront plus le couple (devenu sourd), maintenant !

Graphisme : représentation du son

Le réalisateur représente les sons par des lignes d'abord horizontales, droites quand le son est quasi proche du silence ; brisées, et de plus en plus, en fonction de l'intensité sonore.

Il s'approprie ainsi les représentations visuelles du son produites par les physiciens (via des formules mathématiques), qui résultent principalement de l'analyse des fréquences des ondes sonores par rapport au temps (spectre sonore).



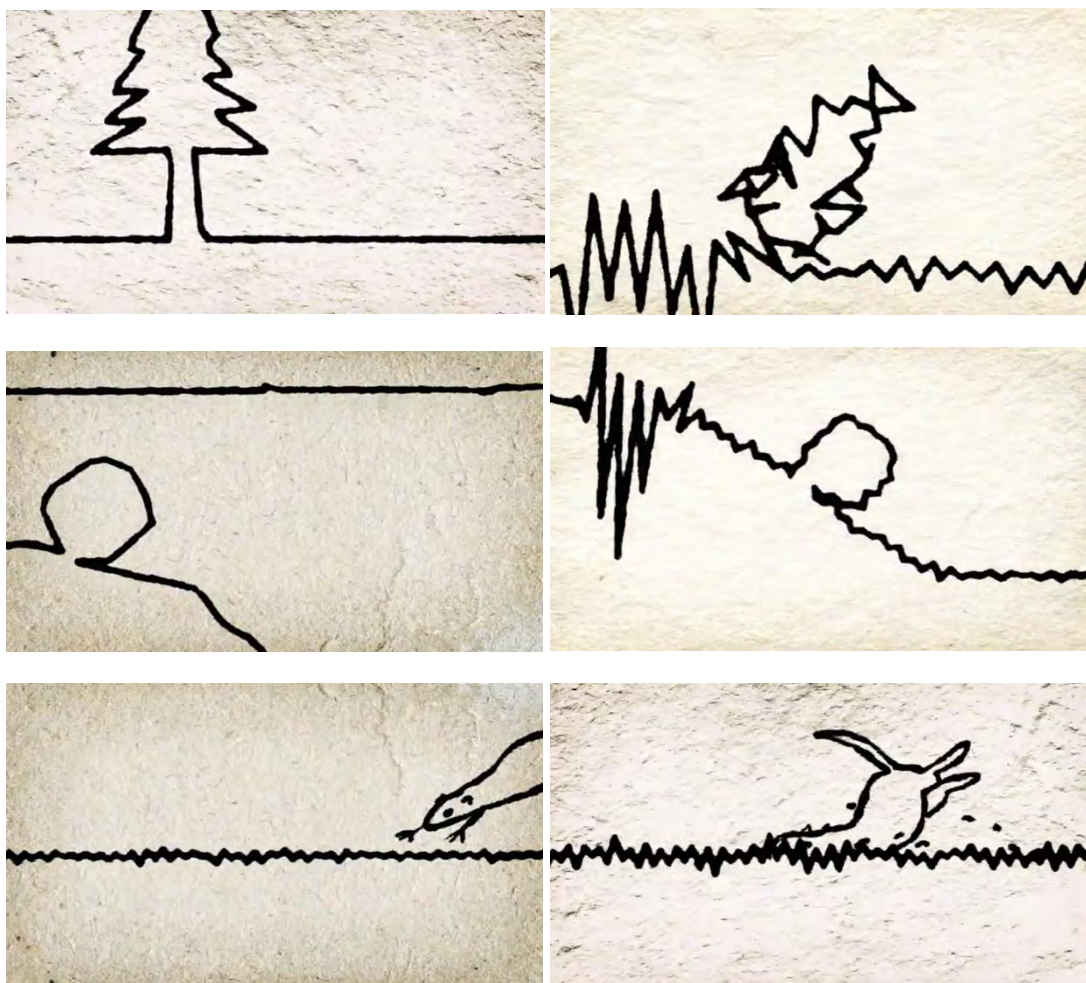
Oscillogramme d'une onde acoustique correspondant à la prononciation d'un morceau de phrase

On pourra ainsi s'inspirer des représentations du son repérables dans le film pour réaliser de grandes – ou de plus petites – créations graphiques après la séance :

- lignes brisées horizontales ou verticales, fines ou plus épaisses

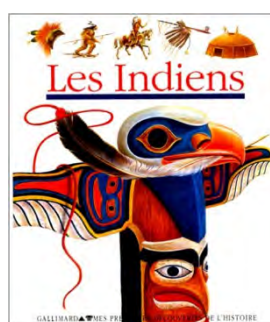


- lignes qui forment des dessins stylisés. On s'inspirera ici du passage très drôle du film avec les descriptions visuelles et sonores de l'arbre et du rocher qui tombent ; de la loutre glissant dans la boue... bruits qu'on pourra d'ailleurs aussi reproduire avec sa voix et les sons que l'on peut faire avec sa bouche, son souffle.



Autres graphismes : les costumes et bijoux des Indiens

Le film pourra donner l'occasion de chercher à en savoir plus sur les Indiens d'Amérique en lisant d'autres albums (*Si j'étais un Indien*, Ed. Milan, pour les 0-2 ans), des documentaires (pour les 3-5 ans chez Gallimard, notamment).



En observant les costumes de l'Indien et de sa femme dans le film, ou des illustrations issues de divers livres, les enfants pourront reproduire les franges des vestes, les motifs qui parent les vêtements, un collier en forme de soleil, ou encore faire des petits traits sur les corps de Lapin et Renard.

D'autres contes « des origines »

La littérature enfantine regorge d'histoires qui expliquent « pourquoi les choses sont comme elles sont », par exemple ceux de Rudyard Kipling : *Comment le Rhinocéros se fit la peau* (Ed. du Sorbier) et *Comment le chameau eut sa bosse* (Ed. Nord-Sud).

Le film donne l'occasion de les découvrir et de se demander si elles sont bien vraies, toutes ces histoires ? Y compris celle qu'on a vue au cinéma !

Etre « dur d'oreille »

Les Bruits expliquent pourquoi l'Indien et sa femme sont maintenant « durs d'oreille ». Qu'est-ce que cette expression veut dire ? L'oreille serait « dure », donc laisserait mal pénétrer les sons extérieurs ? Dans le film, les oreilles, devenues dures, se cassent en mille morceaux, si bien que l'Indien et sa femme n'ont plus d'oreilles du tout !

On pourra alors parler avec les enfants des **handicaps sensoriels**, de la difficulté (ou non) de vivre avec. On introduira (ou rappellera) alors les mots de vocabulaire : sourd, muet, aveugle (« anesthésié » et « anosmique » sont plus savants, et ces handicaps sont moins connus).

Avec les plus grands, le film fournit aussi un bon « prétexte » pour essayer de chercher d'autres expressions liées à l'oreille, aux sens en général ou même d'autres ! Par exemple :

- « dormir sur ses deux oreilles »
- « avoir la puce à l'oreille »
- « faire la sourde oreille »
- « entrer par une oreille et sortir par l'autre »
- « être dur de la feuille » (parce que l'oreille ressemble à une feuille ?)
- « être sourd comme un pot »
- « être muet comme une carpe » (les enfants évoqueront peut-être alors « être malin comme un singe », « rusé comme un renard »... qui sont de très bons exemples d'expressions au sens figuré, aussi !).

D'autres albums « ricochet »

Dans *Les bruits*, quand l'Indien raconte à sa femme ce qui lui est arrivé avec Lapin et Renard, une bulle (typique des bandes dessinées) apparaît au-dessus de sa tête et l'on voit l'action se dérouler.

L'album *Silence !*, de Élisabeth Duval et François Soutif (Ed. Kaléidoscope), utilise ce même principe : les animaux de la basse-cour sont tous sourds. Par un gigantesque jeu de téléphone arabe, le « Je vais rentrer, il se fait tard » initial du canard se transforme en « C'est le chat qui cherche la bagarre ». La cacophonie est totale.

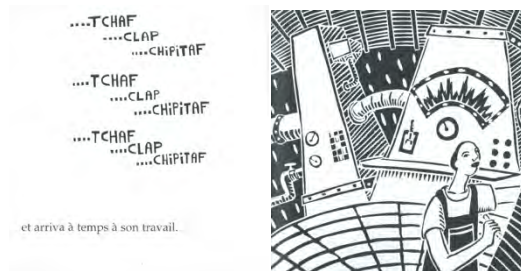




A gauche, le canard dit à la poule : « Canard dit qu'il va pleuvoir », et elle lui répond : « Canard a vu le renard ? »

A droite : « ... mais ça roucoule, mais ça caquète, mais ça pépie... COIN COIN ! COUROUCOU ! COT COT ! GLOU GLOU ! CROU CROU ! PIOUS PIOUS ! COCORICO ! »

Un autre album en noir et blanc, très expressionniste, illustre encore les bruits (de la ville, cette fois) et l'aspiration au calme de la campagne, où on peut « entendre les mille petits bruits du silence » : **Chut !!**, de Laurent Gorris (Ed. Grandir).



DRÔLE DE SON (THE ODD SOUND OUT)

Pernille Sihm / Animation / Danemark / 2012 / 6 min 30 / sans dialogues

<https://vimeo.com/58179090>

Synopsis

Dans ce monde-là... les êtres humains (et même les animaux) sont physiquement accompagnés par deux à quatre petites créatures sonores à leur image, qui « jouent » littéralement leurs états intérieurs. Troutpout est l'une de ces créatures, mais il ne trouve pas sa place : sensible et passionné, il émet un son de trompette tonitruant qui gêne celui des autres... Il lui faudra un an pour trouver sa famille d'adoption – dont il a suivi de loin le flirt des parents, leur mariage et la naissance de leur premier enfant.

Des sons incarnés visuellement par le dessin...

The Odd Sound Out (« odd » signifie « étrange, bizarre » et la particule anglaise « out » suggère l'idée de « dehors », de « renvoi ») a été réalisé par Pernille Sihm, auteur, illustratrice et artiste freelance vivant à Copenhague, dans le cadre de son diplôme de fin d'études à l'Animation Workshop.

Chaque personnage de son film est caractérisé par un son (ou un assemblage de sons) propre, incarné par d'étranges petites créatures dont Pernille Sihm a créé la forme en adéquation avec le « style » du personnage qu'elles accompagnent.

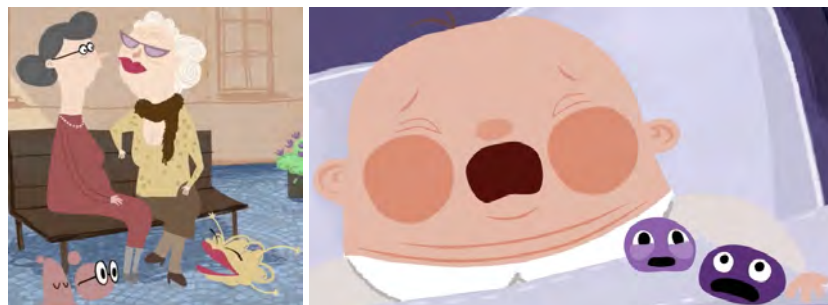
On s'amusera ainsi à repérer les couples personnage/créature tout au long du film, particulièrement dans la première séquence qui se déroule dans un parc municipal : le joggeur-crâneur et ses créatures bodybuildées à lunettes noires ; le Dom Juan dont les créatures chantent la sérénade sous les oreilles émues de la belle naïve aux créatures émerveillées ; la « bimbo » escortée de créatures survitaminées aux couleurs assorties à ses vêtements courts ; la jeune femme du film, bien dans ses baskets, chaperonnée par deux créatures rose acidulé, souriantes, généreuses.



Les photogrammes ci-dessus et ci-dessous ont été recadrés pour bien voir les détails.

Le jeune homme du film, lui, est plus complexe : maladivement timide, il est escorté de trois créatures visuellement homogènes, qui essaient de le rassurer dans sa tentative de séduction en jouant pour lui une partition romantique, mais une quatrième révèle son angoisse : Troutpout, jaune canari, muni d'une grosse trompe, plein d'empathie pour le jeune homme et source de bien des catastrophes malgré lui.

Plus tard dans le film, on rencontrera : un docteur et son jeune patient, un voleur, une organiste, un prêtre, une vamp' (dont on ne voit que le bas des jambes, étant donné le cadrage au ras du sol dans cette séquence), deux dames âgées très différentes (l'une aussi *old school* que l'autre est extravertie), un chat et un bébé !



Et à chaque fois, bien sûr, les formes, les couleurs et l'expression des « créatures » en disent long sur le caractère des personnages qu'ils escortent.

... et incarnés par la bande sonore elle-même !

Le compositeur du film, Pablo Pico, a évidemment joué un rôle de premier plan dans sa production. En connivence avec l'équipe de réalisation, il a développé une grande diversité de créations, du thème musical récurrent (une mélodie un peu « jazzie » jouée tantôt en mode majeur, tantôt en mode mineur) au chant des personnages, en passant par quantités d'instruments et de bruitages spécifiques à chacun et aux sons extérieurs (klaxons, moteurs de voiture, pépiements d'oiseaux...).

On pourra essayer de retrouver de mémoire le son propre à chaque personnage (donc à chaque créature) puis de revoir le film pour vérifier ou corriger ses souvenirs, voire inventer de nouveaux sons en baissant celui du film qui passe à l'écran.

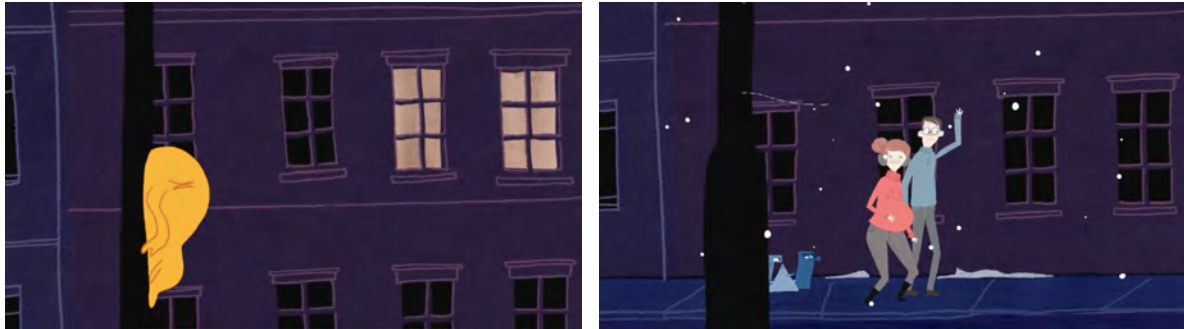
On pourra encore jouer à une association son-créature/personnage :

- Qui fait « pom pompom pom » ? (le docteur)
- Qui fait « Shding shding ! Shdang shdang » avec des claquements de langue ? (le voleur)
- Qui émet des bruits de hochet et un son de boîte à musique ? (le bébé)
- Qui est accompagné de sifflements sympathiques ? (le jeune femme)

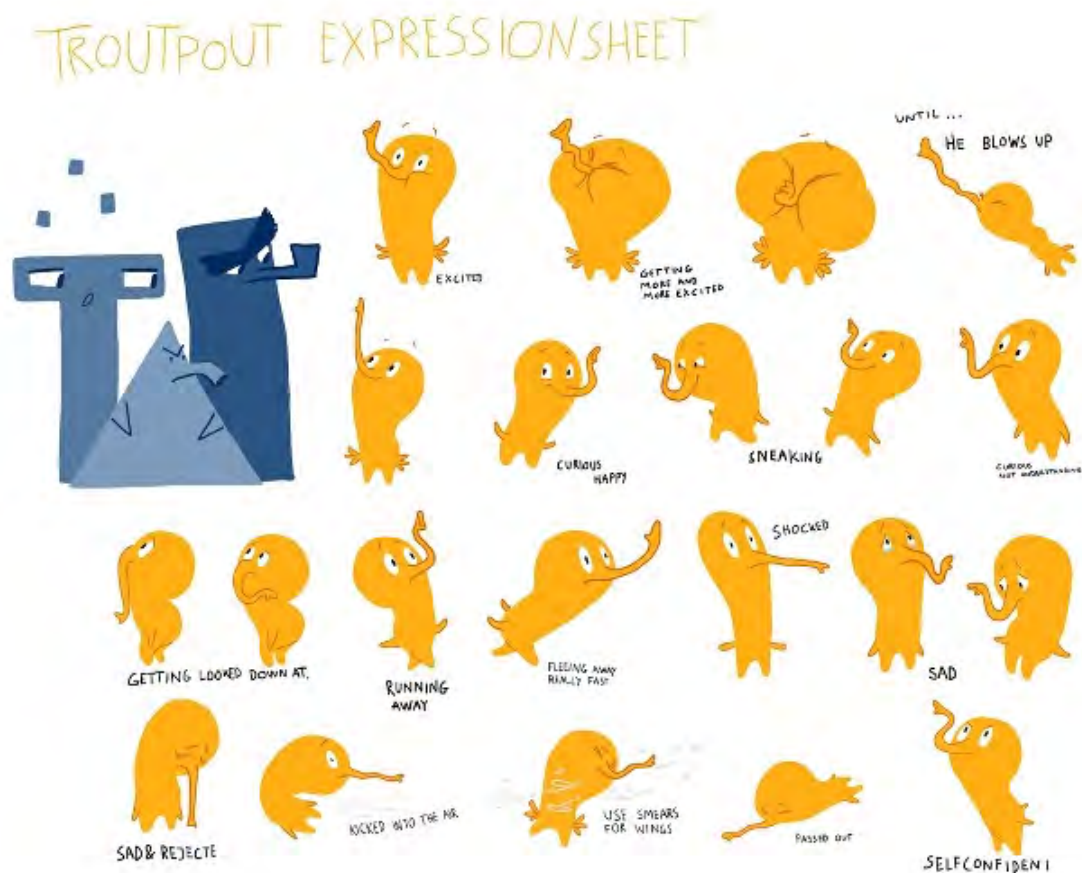
Une créature « à part »

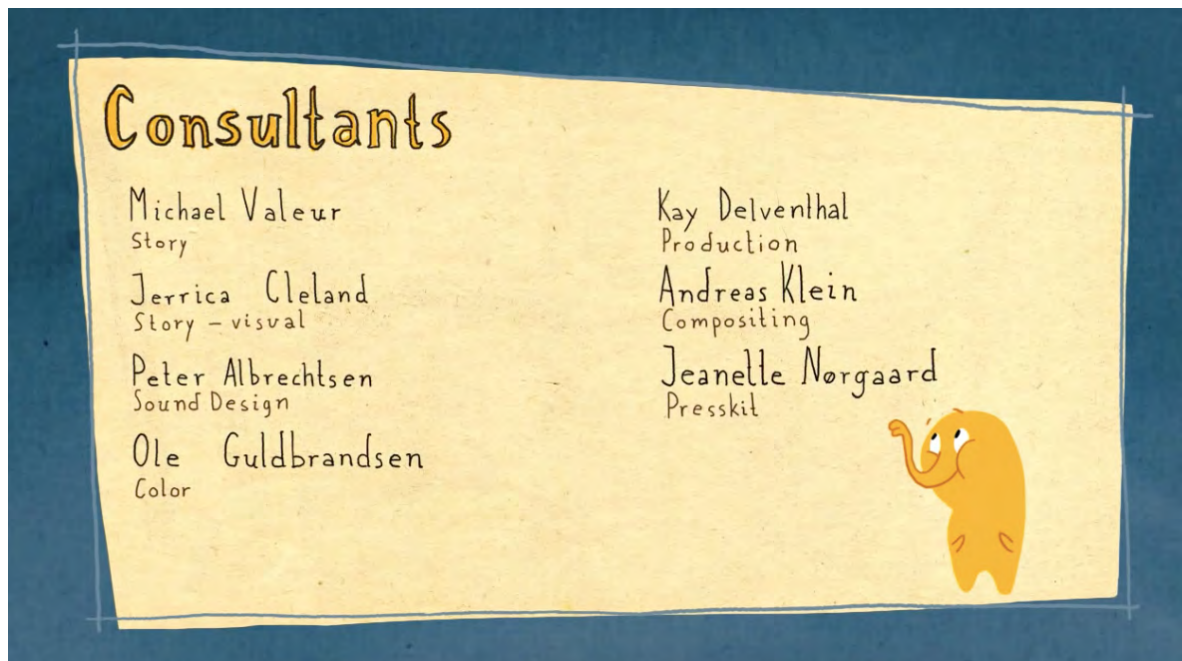
Troutpout est bien sûr le « héros » du film, son personnage principal. Celui qui, parce qu'il chante mal, est banni de tous lieux. « Out ». Il se sent tellement « en marge », bon à rien, que le « t » de « Out » tombe dans la poubelle, au générique de début.

On cherchera à le caractériser : curieux, joueur, facilement exalté, contrôlant difficilement son enthousiasme, Troutpout se soucie des autres, éprouve de l'empathie à leur égard, voudrait les aider mais... Ça tombe toujours à l'eau et il se retrouve toujours seul – et triste, bien sûr. Quand on croit que le jeune homme du film lui fait un signe de la main, alors que la pauvre créature vient de s'écraser contre un poteau et glisser jusqu'au sol... il ne faisait en fait que héler un taxi.



La réalisatrice a beaucoup travaillé pour rendre au plus juste la palette des émotions qui traversent Troutpout, dont on retrouve certaines dans le générique de fin.





Et pourtant, Troutpout finit par se révolter, s'affirmer. Et grâce à lui, le jeune homme, maintenant jeune père, accepte d'être moins sage (au grand bonheur de sa femme, plus décontractée depuis le début !). Il joue même avec la chaussette qui a atterri sur son nez, suite à sa chute (provoquée par le « coup de trompette » de Tootpout) dans une malle à vêtements d'occasion... et, miracle, le bébé cesse de pleurer !



Le temps qui passe : la succession des saisons

L'histoire se déroule sur un an exactement (le temps que la Terre effectue sa « révolution » - voir *Balade* – autour du soleil) et le décor du début du film (un parc municipal) est le même qu'à la fin : la boucle est bouclée !

L'histoire commence au printemps. A chaque saison suivante, Troutpout rencontre incidemment le jeune couple : en été, dans la salle d'attente du médecin (la jeune femme est enceinte, on ne le sait pas encore) ; à l'automne, au cours de leur mariage ; en hiver, alors qu'ils filent en taxi à la maternité ; au printemps à nouveau, quand Troutpout se réveille de son hibernation, après la naissance de leur bébé.



Des albums, des documentaires pour très jeunes enfants, des reproductions de tableaux sur la succession des saisons pourront être lus, étudiés. Et l'on se posera la question suivante : « A quelle saison sommes-nous allés voir le film ? » En fonction de la réponse... un travail spécifique sur la saison concernée pourra être effectué, notamment en art plastique.

On notera que la représentation de l'hiver et de la neige, dans ce film, est faite avec beaucoup de matières très intéressantes : un coup de pinceau blanc très visible pour imaginer une bourrasque, des tirets en spirale pour suggérer un mini-tourbillon et, bien sûr, des points blancs pour figurer les flocons.

Des champs-contrechamps irrésistiblement drôles

Le jeune homme du film possède une caractéristique extraordinaire : la forme de ses lunettes change en fonction de ses émotions. Toutes rondes quand il va bien, elles se froncent, comme ses sourcils, quand il est préoccupé.

C'est ce qu'on voit ci-dessous, alors qu'il apparaît dans une sorte d'étrange hublot : il est en fait regardé du fond du landau par son bébé.



Un autre champ-contrechamp est comique (et tragique à la fois) : Troutpout vient de semer le bazar dans l'église. Au moment de franchir le seuil du portail, il se retourne et voit toutes les personnes présentes – et « leurs » créatures – qui le regardent d'un air courroucé ! Le fait que Troutpout soit représenté en plongée (nous le regardons par au-dessus) et les autres en contreplongée (nous les regardons par en-dessous), avec en

plus l'effet de perspective due à la longueur de la nef de l'église... tout cela contribue à l'isoler et à le rendre vraiment « minable ».



Figurer les sons : un album inspiré du lettrisme

Dans *Bruits* (Ed. Thierry Magnier), Marion Bataille raconte la douleur de Louis (« l'ouïe ») dans son environnement qui se révèle cacophonique, ce qu'on perçoit graphiquement de façon saisissante : l'auteur donne formes et mouvements aux onomatopées qui caractérisent les bruits dont Louis est entouré, saturé, bruits auxquels il est d'autant plus sensible qu'il est doté d'une immense oreille.



A l'instar de la création artistique lettriste, ces formes, ces mouvements sont autant d'indices qui symbolisent l'intensité sonore environnante, rendant ainsi parfaitement compte des traversées d'ambiances urbaines ou champêtres de Louis. Ces bruits enchaînés produisent un rythme syncopé, parfois même inspirent au lecteur une mélodie toute personnelle.



Les enfants sont sensibles aux onomatopées et s'intéressent naturellement aux « lettres », à l'écrit. Cet album se prête tout particulièrement à la lecture à voix haute et théâtralisée : comprendre que, si les mots sont écrits en gras, il faut les prononcer (ou les penser, quand on sait lire « dans sa tête ») « plus forts », c'est aussi permettre une entrée dans la lecture, le code (dont la ponctuation), et le plaisir qu'elle promet d'apporter à celui qui sait le déchiffrer.

Onomatopées

Coin-coin, Flip-flap, Ding-Dong, Pin-pon, Ouaf-ouaf, Schlak, Crac, Miaou, Aaaaaahh !

Les enfants connaissent plein d'onomatopées (particulièrement les bruits des animaux), sans connaître le substantif lui-même. Et pour cause ! « Onomatopée », c'est compliqué à dire. C'est sur cette difficulté-là qu'Andrée Chédid joue dans son poème « L'onomatopée », qui a été illustré par Lucile Placin et publié par les éditions Rue du monde.



A l'oral, on pourra chercher d'autres onomatopées et même (avec les plus grands) les écrire et les illustrer à la manière de Louise Placin.

Deux autres albums qui « jouent » sur les onomatopées (y compris de façon graphique) :

Aboie, Georges ! de Jules Feiffer (Ed. Ecole des loisirs), où Georges ne sort que des coin-coin, miaou, oink et meuh, au grand désespoir de sa mère...

La Batterie de Théophile, de Jean Claverie (Ed. Gallimard Jeunesse), où Théophile se sert des animaux sauvages de la jungle comme caisses de résonance !



Des albums avec onomatopées qui traitent de l'aspiration au calme, à « sortir du bruit »

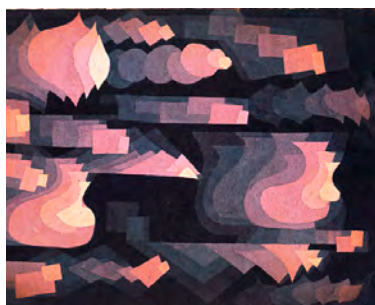
Outre *Chut !!* et *Silence !* déjà cités, on pourra étudier *Le Voisin lit un livre*, de Koen Van Biesen (Ed. Alice Jeunesse). Enfin... il essaie de lire, plutôt parce que, de l'autre côté du mur (figuré par la pliure du livre), sa petite voisine fait beaucoup de bruit : elle tape sa balle, chante à tue-tête, joue de la grosse caisse... Il finit par lui offrir un livre, qu'elle se met à lire avec passion (permettant à son voisin de se remettre au sien), jusqu'à ce qu'un troisième personnage les interrompe !

Quant à *Cacophonie*, de Ian Whybrow et Russell Ayto (Ed. Kaléidoscope), il raconte le bazar créé par un bébé qui, plutôt que de donner les miettes de pain aux canards, comme sa mère lui a demandé, préfère les manger !



Figurer la musique – arts plastiques

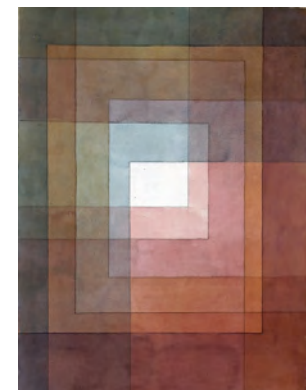
Après avoir observé des œuvres de Paul Klee (qui a longtemps hésité entre épouser la carrière de violoniste et celle de peintre) directement liées à la musique, aux rythmes (répétition de motifs), aux instruments et aux voix (polyphonies), on pourra réaliser des créations plastiques qui rendront elles-mêmes compte des tonalités, des intensités, des couleurs mentales que nous inspire la musique...



Fugue en rouge, 1921



Polyphonie, 1932



Blanc polyphoniquement serti, 1930

LIGHT FORMS

Malcolm Sutherland / Animation / Québec / 2010 / **4 min** / sans dialogues

<https://vimeo.com/8334834>

Light Forms participe de ces films sans récit, à la limite de l'expérimental, où l'auteur propose ni plus ni moins au spectateur de se laisser aller à la contemplation, au pur plaisir des sensations visuelles et sonores – voire plus : telle séquence peut évoquer des objets que l'on a touché ou que l'on voudrait toucher, et/ou des odeurs, et/ou encore des saveurs.

Le réalisateur Malcolm Sutherland raconte qu'il a découvert l'animation pendant ses études de gravure à l'Alberta College of Art and Design. Depuis 12 ans, c'est sa grande passion et il produit lui-même ses films de facto très personnels.

Construction du film

Le film est composé de **cinq tableaux** animés de durée variable, précédés d'un **générique** très simple, qui dure 20 secondes : les lettres du titre apparaissent une à une, accompagnées de crissements (comme ceux que peuvent faire des patins à glace). Un coup de gong retentit et les lettres disparaissent une à une, avec les mêmes crissements.



Chaque tableau (à l'exception du quatrième) est visuellement composé selon le même principe :

- Ouverture au noir, rapide
- Apparition d'un premier élément/motif (plus ou moins complexe)
- Apparition consécutive des autres éléments, chacun étant lié, voire même engendré, « accouché », et mû par le précédent.

- Quand tous sont en place, ils continuent de bouger ensemble quelques instants. Plus précisément, ils continuent leur « manège », leur « chaîne », tant ils sont liés les uns aux autres.
- Lente fondu au noir, fin du tableau.

Ainsi, c'est chaque fois un jeu de construction qui se bâtit sous nos yeux, les formes emboîtées les unes aux autres étant « de couleurs », d'où le titre du film : « Formes colorées ».

Chaque tableau est également accompagné d'une bande sonore particulière, très simple, en boucle : quasiment des *samples* qui se superposent les unes aux autres. Et naturellement, le son perçu, son rythme, sa tonalité, etc. induisent notre perception d'ensemble, notre capacité à nous projeter dans ces paysages imaginaires.

L'auteur n'a pas donné de titres à ces tableaux. Ceux qui sont indiqués ci-après sont purement subjectifs et pourront faire l'objet de nouvelles recherches avec les enfants : qu'est-ce que vous avez vu ? Pourquoi entendait-on cela en même temps, d'après vous ? Qu'est-ce qui a guidé le choix du réalisateur ? Quel titre donner à ce tableau animé et sonore (comme les peintres en donnent la plupart du temps à leurs œuvres fixes) ?

Premier tableau

Engrenages et tapis roulant (1')



On entend d'abord d'abord des bruits d'eau accompagnés d'un mélodica qui joue les trois mêmes notes, en boucle, puis un soufflet, un engrenage en métal, un son de baskets qui crissent sur le plancher.

Peu à peu apparaît une sorte de bonhomme qui court, une sphère mécanique, un tapis roulant...

Deuxième tableau

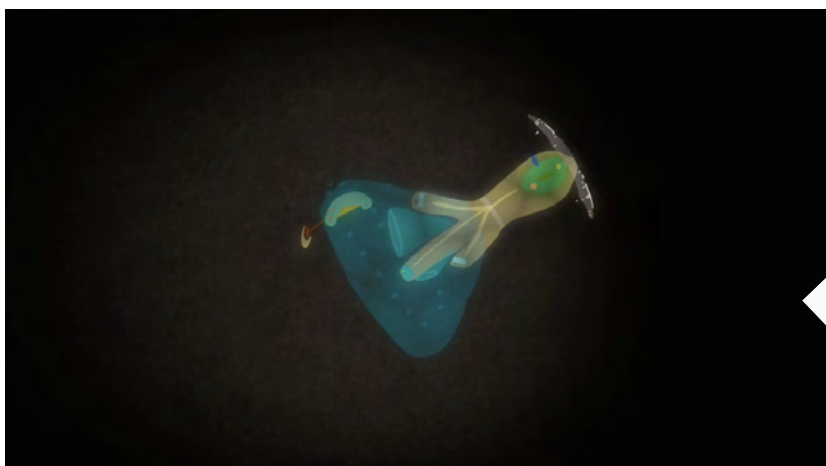
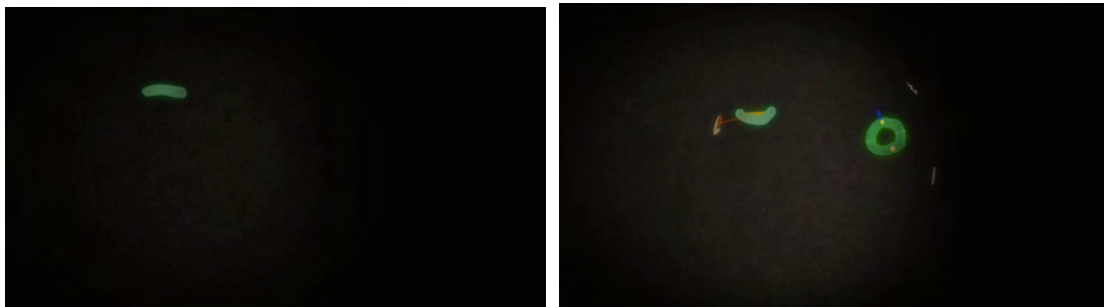
Balançoires et tapis roulant (27'')

Quatre notes de piano, répétées en boucle, accompagnent cette étrange machine-bassin qui évoque le monde du cirque, de l'usine : un geste mécanique à l'infini.



Troisième tableau

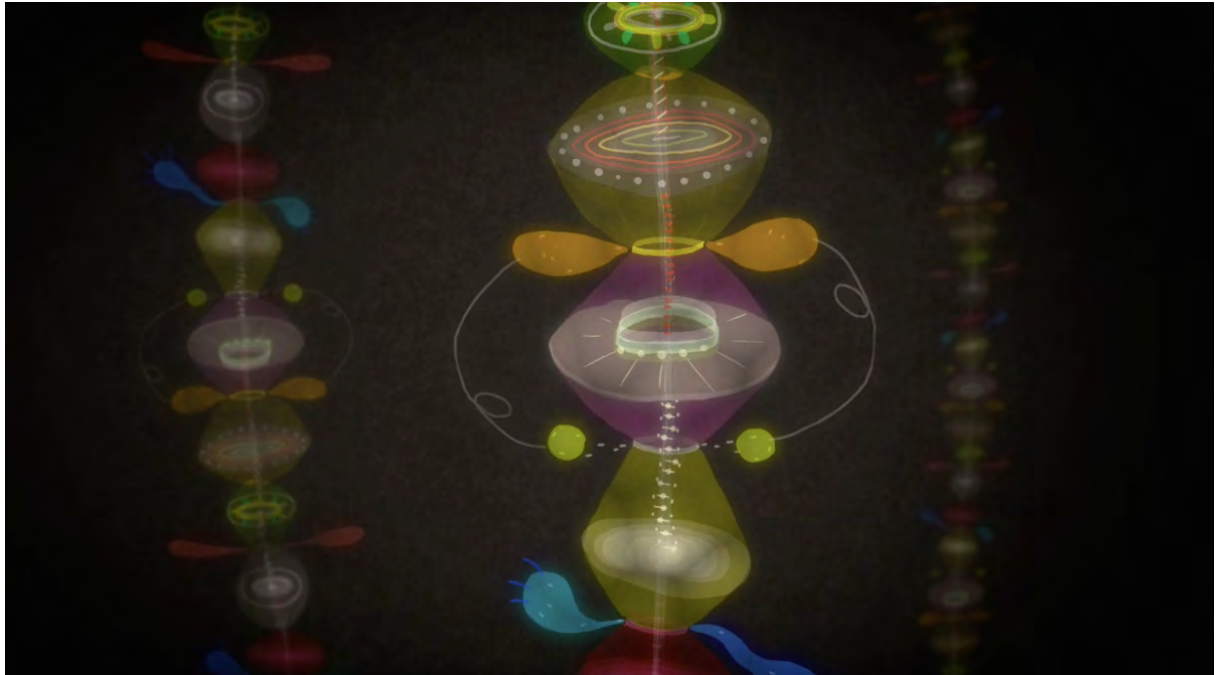
Fusée (30'')



A des bruits métalliques (qui évoquent des pièces agitées dans une casserole), s'ajoutent un bruit de vague qui s'échoue puis des grincements de ressort.

L'image qui apparaît, une nouvelle machine tournante, peut évoquer les toupies mécaniques des jeunes enfants, et même une fusée – en dessous de laquelle la lune tournerait en orbite.

Quatrième tableau Toupies-guirlandes (20'')



Trois toupies-guirlandes verticales, quasi identiques, sont disposées dans l'espace : au centre, la plus proche des spectateurs (nette) ; celle à gauche de l'écran est située plus loin (plus petite, plus floue), celle à droite encore plus loin (encore plus petite et floue).

On entend une cithare, des respirations (qui confèrent un aspect humain à la machine) et des pépiements d'oiseaux.

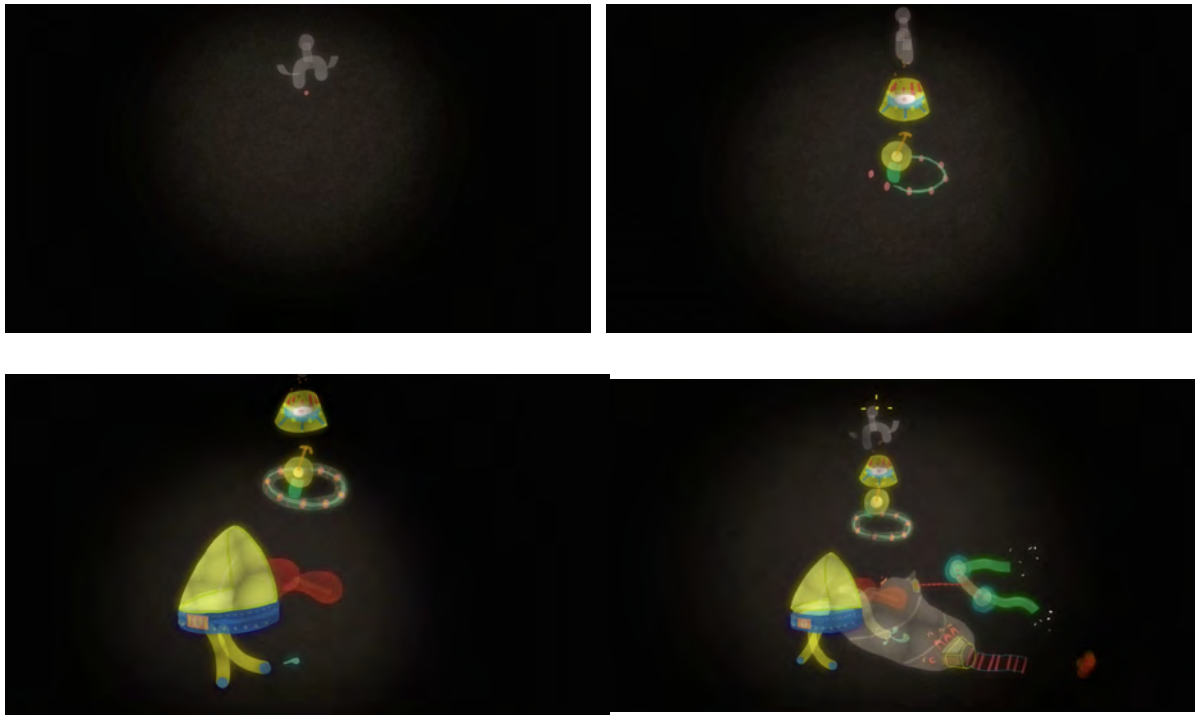
La rotation des guirlandes sur elles-mêmes et leur ascension discrète achèvent de donner à l'ensemble un côté **hypnotique**.

Cinquième tableau Mobile aquatique (1'15'')

C'est le tableau le plus long, et la « machine » qui se construit sous nos yeux est la plus élaborée. Celle qui bouge le plus dans l'espace, aussi, quasi imperceptiblement : elle monte puis redescend avant de s'éloigner dans la profondeur de champ.

On entend d'abord une pulsation (comme un coup de cymbale) puis une respiration, des gouttes d'eau – tous en boucle, comme dans les tableaux précédents. A ces sons s'ajoute une note jouée sur un instrument à vent, en continu, comme une sirène...

On pourra essayer de reconnaître les éléments qui constituent la machine « finie » : un bonhomme gris, une toupie mécanique, une bouée, des ailes, un landau, une piscine, des jambes, un tuyau, une échelle, un cerf-volant...



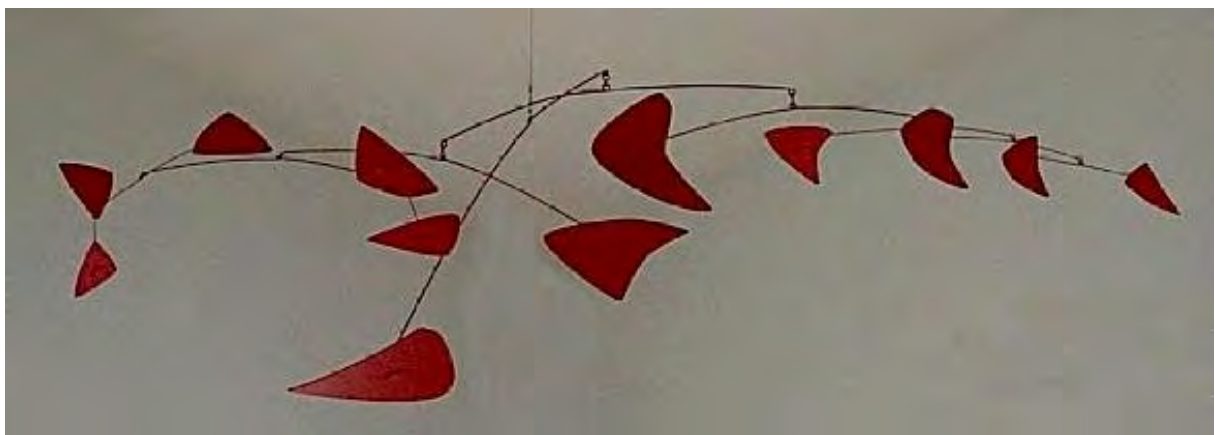
Fin

Noir. Un coup de gong retentit puis le carton générique de fin : « Animation et son, Malcolm Sutherland, 2010 »

Art plastique : vitraux, mobiles

Comme *Balade*, ce film invite à la création de **découpages**, en utilisant du papier noir et du papier vitrail, cette fois.

Il peut aussi donner des envies de réalisation de **mobiles**, notamment après avoir regardé des reproductions de mobiles d'Alexandre Calder.



Mobile rouge, Calder, 1956

D'autres artistes

Le film prête à se plonger dans l'œuvre (plus ou moins abstraite) de grands artistes tels que Miró et Kandinski, pour découvrir et étudier leur travail, voire s'en inspirer pour réaliser ses propres créations.



Femmes et oiseau, Miro, 1947

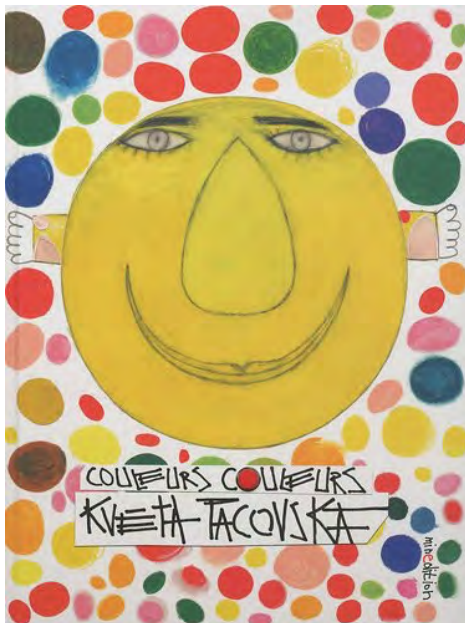


Composition n° 8, Kandinski, 1923

Les albums autour des formes et des couleurs

Parmi tous ceux qui existent, ceux de l'artiste polonaise Kвета Pacovska (par exemple *Couleurs, Couleurs*, Ed. Minedition ; *Les Couleurs du jour*, Ed. Gallimard ; *Un livre pour toi*, Ed. Seuil jeunesse) sont graphiquement particulièrement remarquables.

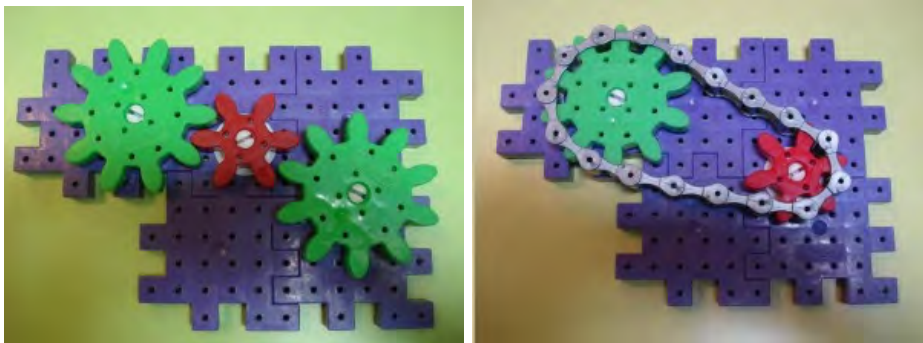
On pourra aussi travailler sur ceux d'Hervé Tullet, particulièrement *L'Art au hasard* (Ed. Phaidon).



Mécaniques et engrenages

Le film montre des mécanismes dans lesquels chaque pièce fonctionne de façon dépendante du mouvement des autres.

On pourra ainsi réaliser des engrenages très simples (comprendre alors que si une roue tourne dans un sens, celle qui tourne grâce à elle tourne dans l'autre sens), ou bien utiliser une chaîne pour les relier (à l'instar des tapis roulants qu'on voit dans *Light Forms*).



Jeux de rythmes

En se rappelant les rythmes entendus dans le film, notamment avec la respiration, on pourra essayer d'inspirer et d'expirer tous ensemble, et à l'unisson. C'est difficile et ça peut donner mal à la tête !

On pourra aussi confier des instruments à percussions (existants ou fabriqués) à deux enfants (voire plus, en fonction de leur âge). Chacun entrera à son tour dans le « morceau », chacun avec son rythme propre... qu'il conviendra de tenir, même s'il est différent de l'autre (des autres) !

SOME THING

Elena Walf / Animation / Allemagne / 2015 / **7 min** / sans dialogues

Synopsis

Trois montagnes immenses se montrent mutuellement leur trésor personnel : le pétrole, l'or et le feu. La petite montagne assise à côté d'elles est subjuguée, elle qui ne possède qu'un minuscule, étrange et inutile « quelque chose ». Les trois autres s'en moquent à gorge déployée. Pourtant... ce « quelque chose » ridicule deviendra grand, très grand, bien plus grand et bien plus beau que les montagnes immenses : un arbre ! Et la petite montagne, en plus d'avoir découvert la musique, aura trouvé un ami.

Thèmes abordés

« Some Thing » s'écrit normalement en un seul mot : « something », « quelque chose ». Le fait de l'écrire en deux mots séparés souligne le côté insignifiant de la chose et, en même temps, sa particularité. La chose « intrigue »...

Le film aborde plusieurs thématiques qui touchent particulièrement les enfants, en tout premier lieu la moquerie, le rejet, la culpabilité : penser que c'est grave, honteux, si l'on a quelque chose en soi de différent des autres.

Il révèle ainsi qu'il ne faut pas se fier aux faux semblants, aux apparences : l'enfant le plus petit, le plus chétif actuellement sera peut-être plus grand que tous les autres dans 15 ans ! Et ceux qui s'en moquent aujourd'hui le regretteront sans doute un jour.

Le film souligne aussi l'importance d'être accompagné dans la vie, d'avoir des amis et d'être capable de ressentir des émotions, par exemple à l'écoute d'une jolie musique.

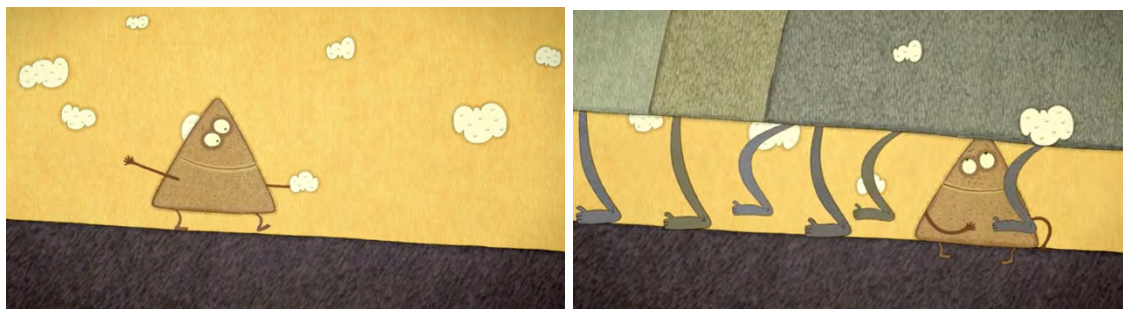
Il traite enfin de la beauté des choses naturelles – quand par exemple une noisette passée sous la pluie crée des sons cristallins, qui ensemble se fondent dans une mélodie – de la majesté et de la générosité des arbres et de la nécessité de les protéger.

Malgré la gravité de ces sujets, qui pourront donner lieu à des discussions après la séance (que penser du comportement des grandes montagnes ? du caractère de la petite, si naïve, si gentille ?), le film est léger, souvent drôle (grâce à la façon dont l'auteur rend graphiquement compte des expressions de ses personnages ; grâce aux jeux avec le hors champ, aussi, qui crée des effets de surprise saisissants). Il est aussi très émouvant, notamment grâce à la composition musicale qui rappelle les thèmes propres aux films « mélo ».

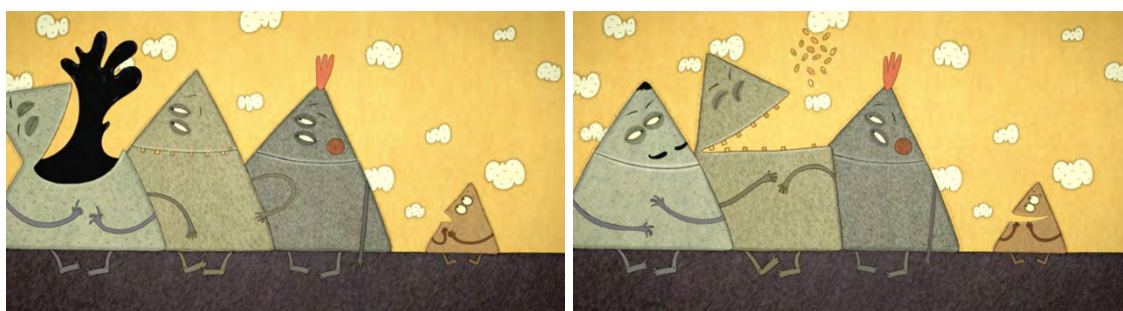
Déroulé du film

Des petits « poc poc poc » accompagnent l'apparition de nuages dans le ciel tout jaune, puis un personnage-triangle arrive par la gauche, traverse le cadre (passant tantôt devant, tantôt derrière les nuages) et va s'asseoir à droite, tout sourire. Il est bientôt dérangé par des bruits de pas cadencés, lourds (le sol tremble, le petit triangle saute sur place à chaque

soubresaut). D'abord un peu effrayé (« Oh ! », dit-il), il accueille avec admiration (« Oh », dit-il sur un autre ton) puis étonnement (« Oh ! », encore, dit-il sur un troisième ton) l'énormité qui arrive, dont on ne voit que les six pieds (lesquels, d'ailleurs, manquent de l'écraser).

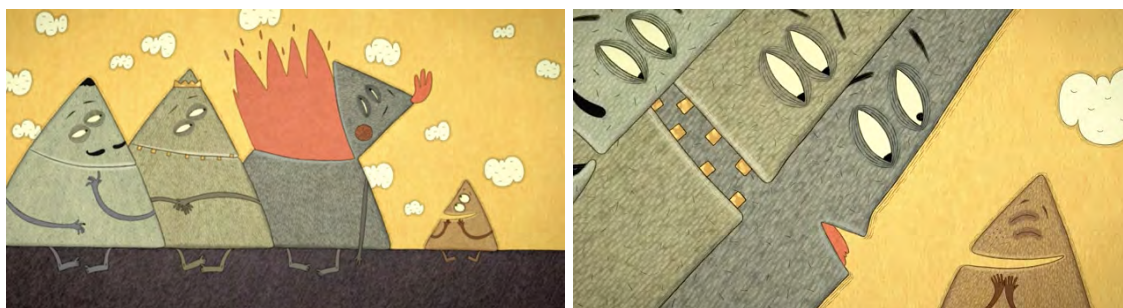


Le monstre s'assoit à son tour avec fracas. Il s'agit en fait de trois triangles immenses. Le premier se met à roter, puis à faire jaillir le pétrole dont il est rempli, puis en met sur son index pour se dessiner des moustaches. Les deux autres applaudissent mollement alors que la petite montagne est enthousiaste.



La grosse montagne du milieu fait alors « Hum Hum », ricane en crachant des pièces d'or, sort une couronne de sa « bouche », se la pose sur la tête puis utilise un doigt pour faire tinter ses dents en or. « Ohhh ! » émerveillé de la petite montagne.

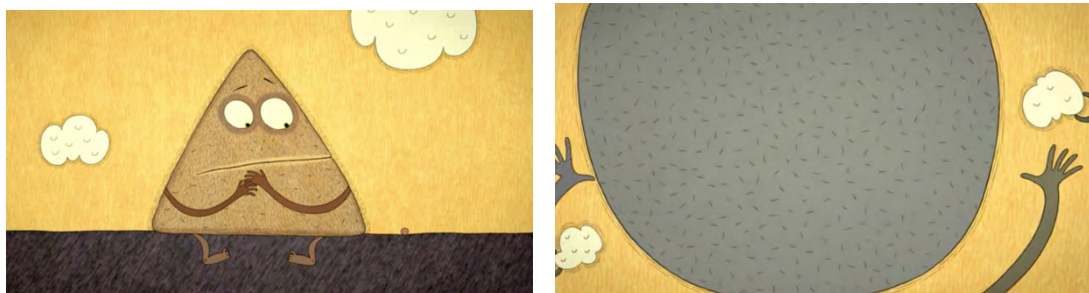
La grosse montagne de droite ricane à son tour puis se met à cracher du feu et même à enflammer le doigt plein de pétrole de la grosse montagne de gauche (celle du milieu mouche aussitôt la flamme).



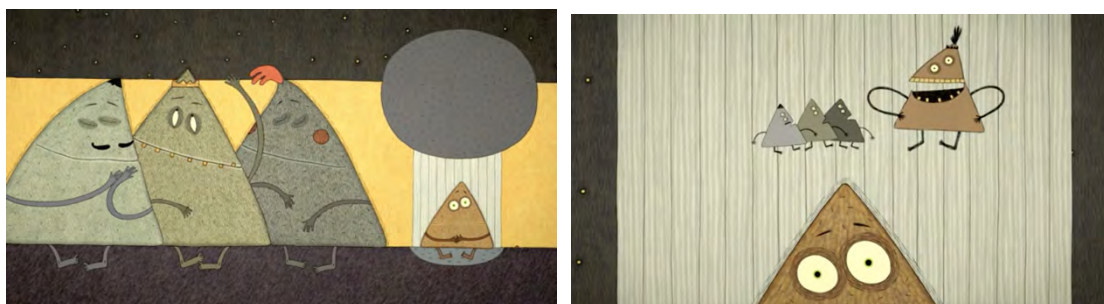
La petite montagne applaudit à tout rompre, extatique, attirant sans le vouloir l'attention sur elle... Les trois autres occupent alors les deux tiers de l'espace, créant une pression certaine sur la pauvre petite qui sort alors « quelque chose » (une sorte de caillou) de sa

bouche, très heureuse, « caillou » que les trois autres se passent, sceptiques, avant de se mettre à hurler de rire.

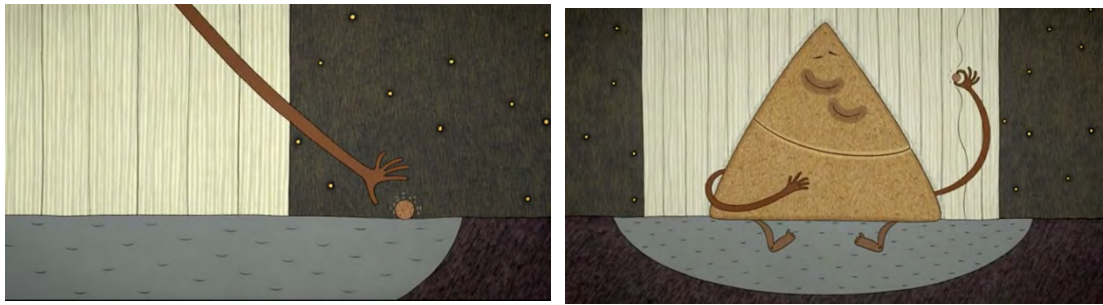
Quand les trois montagnes secouent le « quelque chose », on entend un son qui ressemble à un coup de woodblock. Puis la grosse montagne le jette sur la tête de la petite qui, triste, déçue, le lance sur sa gauche (avec toujours les mêmes bruits de percussions) deux fois de suite... puisque, la première fois, le « quelque chose » était revenu tout seul !



Pendant ce temps-là, les trois autres font des messes basses, fomentant un plan satanique : ils vont agglomérer les nuages pour en former un énorme et gris, qui occupe tout le champ de l'image avec un bruit de tonnerre et de pluie qui tombe. On découvre alors, par un zoom arrière, que le nuage est placé (et même remplacé par la montagne de feu) au-dessus de la montagne « quelque chose », copieusement arrosée, qui nous regarde avec fatalisme. La montagne de pétrole et celle de feu bâillent et s'endorment. Celle d'or aussi, après avoir littéralement baissé le rideau de nuit...



Alors la petite montagne se met à avoir de mauvaises pensées, pensées que nous voyons se dessiner par dessus les gouttes de pluie : les trois grosses montagnes émettent des borborygmes en rapetissant alors qu'elle grossit en ricanant. Elle leur vole leurs attributs respectifs qu'elle avale en émettant de drôles de bruits de déglutition avant d'éructer. La montagne de feu lui jette alors un « quelque chose » sorti de sa bouche qui émet un tintement en arrivant sur sa cible. La montagne d'or fait la même chose. Nouveau tintement. La montagne de pétrole aussi, mais le tintement est différent... ce qui ramène la petite montagne à la réalité, surtout que le tintement se répète : c'est la flaque d'eau qui, en grandissant, vient cogner contre le « quelque chose » puis l'entraîne avec elle dans son mouvement de reflux, en même temps que deux notes de musique douces et mélodieuses.

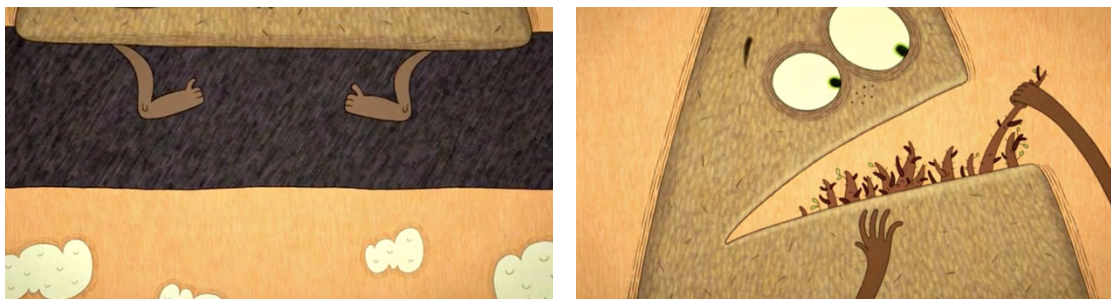


La petite montagne saisit le « quelque chose » et, en le faisant passer devant trois gouttes de pluie épaisses qui tombent à la verticale (des cordes d'instrument, en quelque sorte) pour le voir de plus près... le « quelque chose » « casse » les traits de pluie, émettant ainsi trois notes consécutives qui ressemblent au son d'une guitare très claire : les « traits » de pluie sont devenues des cordes naturelles !

Intriguée, la petite montagne recommence. Les notes sont cette fois accompagnées d'un son de carillon, et la petite montagne sourit. Elle continue à « jouer de la pluie » de façon très mélodieuse, grâce à un accompagnement au hautbois, puis embrasse (on entend un « smack ») et avale le « quelque chose » avant de bâiller et s'endormir, comblée.



La caméra s'élève alors vers le ciel étoilé (elle traverse d'abord le nuage) sur une envolée de notes à la harpe, puis le marimba et les clochettes reprennent avant que d'autres instruments à vent les rejoignent pour célébrer la fête des étoiles (dont certaines, filantes, émettent un « shhhh » caractéristique) qui se termine par un feu d'artifice auquel se substitue le jour (le raccord qui suit est d'ailleurs étrange puisque la caméra continue de s'élever et le ciel lumineux semble alors être situé sous les pieds de la petite montagne !).



La musique se poursuit pendant que la petite montagne se réveille toute heureuse à l'idée de retrouver son « quelque chose ». Elle met la main dans sa bouche et... fin de la musique, bruissements de feuillage ! La petite montagne pousse un « ahhh ! » de dégoût quand elle voit les racines bizarres qui ont poussé « en dedans » et ferme immédiatement la bouche de honte.



Les grandes, qui l'avaient un peu oublié, sont en train de regarder le hors champ au-dessus la petite montagne, puis un ridicule « quelque chose » tombé du ciel les incite à baisser la tête. Ils tombent alors sur la petite montagne et, moqueuses, se remettent à rire, quand... une pluie de « quelques choses » leur tombe dessus (accompagné de sons de xylophone de plus en plus aigus) jusqu'à les ensevelir presque totalement : seul le haut de leurs têtes en émerge. Autrement dit : trois tout petit triangles, comme dans les « mauvaises pensées » de la petite montagne !

Et de ce « tas » de « quelques choses » surgit un écureuil qui émet des petits cris très aigus. L'écureuil saute alors dans les bras de la petite montagne et menace de jeter un « quelque chose » (qui n'est autre qu'une noisette qu'il tenait jusque-là entre ses dents) sur les trois autres montagnes.

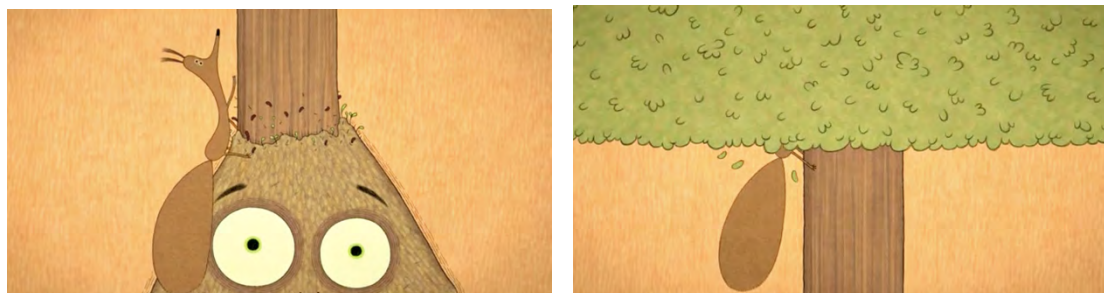


Celles-ci semblent alors avoir leurs yeux exactement à la même hauteur que ceux de l'écureuil (il regarde droit devant lui en leur « parlant »), ce qui n'est bien sûr pas vrai. Mais elles sont battues, elles sont minuscules, maintenant, et ce faux raccord le montre radicalement.

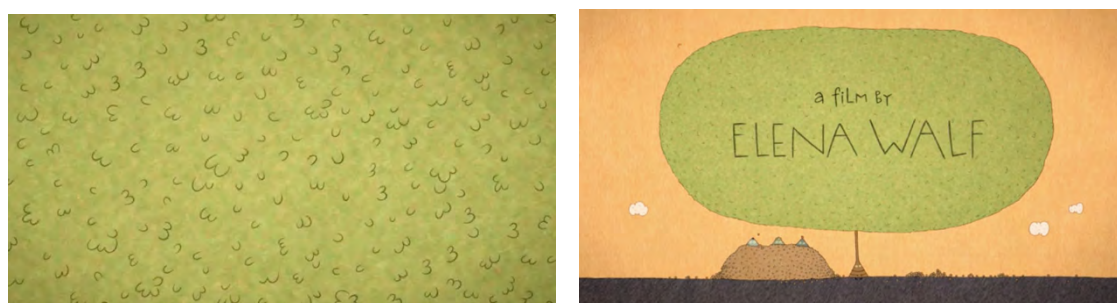
Enfin l'écureuil fait cadeau de sa noisette à la petite montagne, obtenant un bisou en échange (on entend un « smack ! ») avant de disparaître par le bord cadre supérieur.

On commence alors à entendre des pépiements d'oiseau, ce qui amène la petite montagne à regarder vers le ciel, juste au-dessus d'elle...

Deux coups de marimba retentissent alors et la petite montagne émet un « ahhhhh ! » de bonheur, bouche grande ouverte (qui laisse voir ses dents-racines). L'écureuil redescend pour lui donner un bisou (émettant un tout petit « smack ») puis remonte.



Cette fois, la caméra le suit tandis que la mélodie poly-instrumentale (flûte, hautbois, clarinette et basson) reprend, accompagnée du chant des oiseaux. On comprend que l'écureuil escalade un tronc coiffé d'un immense feuillage, dans lequel l'animal disparaît d'ailleurs. Le feuillage occupe tout le cadre (comme le nuage gris l'avait fait plus tôt), puis un zoom arrière nous fait découvrir le plan d'ensemble : au-dessus de la petite montagne a poussé un arbre qui surplombe largement les trois autres montagnes orgueilleuses.



Une partie du générique défile alors sur le feuillage.

Les familles d'instruments

Le film invite à étudier les différentes familles d'instruments (classification simplifiée pour les jeunes enfants) : à percussions (on en entend dans le film), à corde (on voit des cordes, dans le film... des cordes de pluie !), à vent (qui, dans le film jouent la mélodie).

L'album-CD *Piccolo Saxo et Compagnie* est un support de qualité très apprécié des enfants (il faut vraiment essayer de travailler sur la version racontée par François Perrier !).

Les livres-CD de la collection « Mes Premières Découvertes de la Musique », chez Gallimard, permettent également de découvrir chaque famille une à une.

La portée musicale



Si l'on fait pivoter d'un quart de tour l'image de la petite montagne qui « joue de la pluie », les lignes ressemblent beaucoup aux lignes d'une portée de musique. On pourra montrer aux enfants les partitions de chansons qu'ils ont apprises (ici, arbitrairement, le début de « Elle descend de la montagne ») et travailler ainsi l'idée que **la musique s'écrit**, elle aussi, pour que les instrumentistes sachent quelles notes jouer ainsi que leur durée (courte ou longue), leur rythme, leur mode, leur intensité...

Un album où la musique se mange !

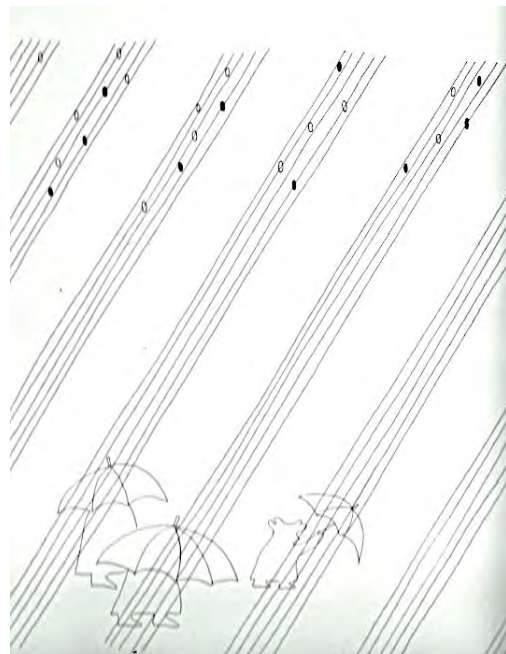
Le *Trémolo* de Tomi Ungerer (Ed. L'école des loisirs) sait jouer de tous les instruments, et il le fait jour et nuit. Mais « ce qui était de la musique à ses oreilles était du bruit pour ses voisins » et, suite à la malédiction lancée par la voyante de l'immeuble... ses instruments ne sortent plus aucun son, mais des notes, grosses et noires comme des olives, qui se révèlent être succulentes. « Les airs d'amour fondaient sur la langue, les marches vous donnaient de l'énergie et les berceuses vous plongeaient dans la somnolence. »

Ici, donc, **la musique prend corps et se mange**. Tous les sens sont donc littéralement conviés (à l'exception notable de l'ouïe puisque les notes de Trémolo sont muettes) ! On reverra ici comment sont représentées les notes (en précisant qu'il en existe des blanches) dont on donnera les noms (en les montrant éventuellement sur une portée, avec les plus grands).



Des albums « musicaux »

Dans *Le Troun et l'oiseau musique* (Ed. du Rouergue), Elzbieta raconte comment un jour, un « Troun » s'est rendu compte que « tout fait des sons » : le vent, la pluie, l'oiseau... Mais avec tous ces bruits, on ne fait pas forcément de la musique... Alors le Troun retourne voir l'oiseau, qui lui livre son secret : la mélodie.



Dans ce livre comme dans le film, la nature porte littéralement « de la musique » en elle : le tronc des arbres, les gouttes de pluie sont des portées, par exemple.

C'est encore le cas dans **Diapason**, de Laëtitia Devernay (Ed. La Joie de lire), un livre leporello (en « accordéon ») où un petit chef d'orchestre grimpe sur un grand arbre et se met à guider un orchestre naturel de feuilles et d'oiseaux qui l'entourent. Puis, à la fin du concert, tout reprend sa place et le chef d'orchestre plante une nouvelle graine.



Quant au personnage du **Petit Chasseur de bruits**, de Sylvie Poillevé et Eric Battut (Ed. Bayard Jeunesse), il part à la recherche des bruits pour rendre heureux les gens de son pays, un pays tout silencieux. Il rencontre le vent, la pluie et l'orage, et découvre même son rire. Quand son sac est rempli de sons, il rentre chez lui pour les partager avec les habitants de son pays.

Là encore, ce sont les sons de la nature qu'il semble merveilleux d'écouter, et d'écouter *vraiment*. De redécouvrir.

On pourra proposer aux enfants d'aller « **chasser** » les bruits alentour, de les enregistrer, d'illustrer cette aventure « dehors » et d'aller la raconter en utilisant les enregistrements à d'autres enfants de l'école ou du centre de loisirs.

On pourra aussi utiliser ces sons collectés pour sonoriser de façon personnelle le film *Balade*, par exemple.

Enfin, **La Musique de Maurice** (David McPhail, Ed. Kaléidoscope) raconte l'histoire d'une taupe qui décide d'apprendre à jouer du violon (même si, jusque-là, « Maurice était content de sa vie .../... depuis quelques temps, il se disait qu'il lui manquait quelque chose »). Sans le savoir, au fil des ans, il va permettre à l'arbre qui pousse juste au-dessus de son terrier de prospérer. Sa musique, qui se propage par les racines jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, réjouit les habitants. Elle arrivera même à stopper la guerre.

Les années passèrent.



Jeu sur les proportions : le point de vue

Dans le film, les montagnes, qui semblaient si grandes au début, semblent bien petites à la fin. En fonction du cadrage de l'auteur, les êtres et les objets n'ont pas la même taille apparente.

Cette histoire confirme en outre qu'il y a toujours plus petit et plus grand que soi et que le regard (aux sens propre et figuré) dépend toujours du point de vue de *qui* regarde, à un endroit et à un temps donnés. C'est encore ce qu'illustre Tony Ross dans l'album **Je veux grandir !** (Ed. Gallimard), où la princesse se trouve trop petite, alors qu'elle semble très grande à son petit frère !

Découverte du monde

On pourra se demander si, effectivement, il y a du pétrole, de l'or et du feu dans certaines montagnes – et si non, alors où les trouve-t-on ? C'est bien sûr l'occasion de parler des volcans (de façon simple et rassurante).

Et des arbres ? Y a-t-il des arbres sur les montagnes ?

Et quelle est la différence entre « montagne » et « colline » ?

On se demandera aussi si un arbre peut vraiment pousser en une nuit (la réponse étant « non », on pourra lire des documentaires sur les arbres, observer ceux qui nous entourent...) et si un arbre peut être plus haut qu'une montagne...

On se demandera enfin si on peut vraiment faire un son avec une noisette... occasion de fabriquer des maracas, de découvrir les Calebasses, les bâtons de pluie...

MON DRÔLE DE GRAND-PERE (My Strange Grandfather)

Dina Velikovskaya / Animation / Russie / 2011 / 9 min / sans dialogues

<https://vimeo.com/57395065>

Synopsis

Un vieil homme passe ses journées à ramasser des objets abandonnés sur la plage près de laquelle il habite. Les voisins, les enfants du village et sa propre petite-fille pensent qu'il n'a plus vraiment toute sa tête. Et pourtant... grâce à l'automate musical qu'il a conçu, il fera passer une soirée totalement magique à la fillette, qui découvrira alors la beauté de la musique et comprendra la chance qu'elle a d'avoir un « drôle de grand-père », poète, simple et généreux.

Pendant la nuit, la tempête qui fait rage détruit l'automate. Le lendemain, la petite fille n'en retrouve que les restes jonchés ça et là sur la plage. Elle court vers son grand-père qui la console et se met à faire de la musique en soufflant dans une bouteille : la magie n'a pas disparu, on peut toujours tout reconstruire.

Technique d'animation, mise en scène

Dina Velikovskaya a réalisé ce film de marionnettes pendant ses études à la VGIK (l'université de cinéma de Russie). Le genre « film d'objets solides mis en mouvement » n'était alors plus du tout à la mode (dans un pays qui fut pourtant l'un des pionniers de cette technique) et la jeune femme a dû tout faire toute seule.



Les enfants sont très sensibles à ce type de films réalisés à partir d'objets et de matières réels, qui les ramènent (sans qu'ils en aient conscience) à leur vécu, leur quotidien. La première image de *Mon drôle de grand-père* montre une bouteille (une « vraie » bouteille ; on en verra d'ailleurs beaucoup, dans le film) qu'une vague (représentée par du papier transparent légèrement froissé) transporte sur une plage avec du « vrai » sable. Plus tard, le grand-père ramasse une boîte de conserve vide, une « vraie ». Les images nous touchent directement, et immédiatement, car elles sont sensibles, concrètes. On pourrait toucher ce qui a été filmé. On pourrait (presque) recréer ces décors, ces objets nous-mêmes. D'où

l'émotion véhiculée par ce film où l'on s'identifie facilement à la petite-fille d'abord fâchée contre son grand-père avant de lui être immensément reconnaissante : la nuit qui nous est racontée là a évidemment changé sa vie, sa perception des choses, son rapport au monde.

Notons aussi que la réalisatrice utilise très souvent un objectif qui permet de « faire le point » sur une partie du cadre, ce qui est autour restant dans le flou. Ce faisant, elle guide notre regard (elle nous fait voir ce qu'elle veut que nous voyions) et, dans le même geste, crée une ambiance cotonneuse, duveteuse, où l'on se laisse plonger avec délice.



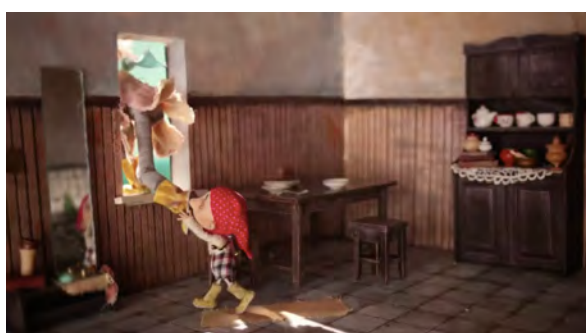
Dans l'image de gauche, notre regard est attiré sur la petite fille qui observe quelque chose (l'air sceptique, d'ailleurs). A droite, on regarde ce qu'elle-même regarde (la tête de l'automate) grâce au changement de mise au point.

Enfin, la réalisatrice utilise fréquemment le fondu au noir entre les séquences pour suggérer une ellipse temporelle.

Déroulé du film

Après le premier plan plein de promesses (une bouteille à la mer !) et de douceur (une jolie mélodie au piano, le bruit des vagues, le chant des mouettes) apparaît le générique de début, sur fond blanc, puis une image plus inquiétante : une girouette en forme de bateau qui s'agite, annonçant le vent qui approche, la tempête à venir... La caméra descend du toit, suit le mur de la maison et s'approche d'une fenêtre d'où surgit un vieil homme qui brandit un moulin à vent en papier.

Changement de musique, plus vive, plus drôle, avec des instruments de fanfare qui s'ajoutent au piano : le grand-père écarte les bras, comme s'il voulait s'envoler, tandis que, de l'autre côté, à l'intérieur de la maison, une petite fille essaie de le retenir : la table est dressée, c'est l'heure de prendre son petit-déjeuner !



On les retrouve d'ailleurs à table où le grand-père titille sa petite fille (il lui tire les cheveux, elle est exaspérée) avant de sortir de la pièce en passant bel et bien par la fenêtre. La caméra se rapproche de cette ouverture (on remarque que les volets claquent, nouvel indice de la tempête à venir) et l'on voit des gamins en train de jouer au ballon devant la maison alors que retentit une nouvelle musique de fanfare : celle que le patron du café de la plage fait passer sur son vieux tourne-disque (on comprend donc que l'action du film se situe « il y a longtemps » : le temps de l'enfance de la réalisatrice ?). La fillette rejoint les autres enfants pour jouer avec eux. Le vent souffle déjà fort, ce qui gêne le barman par ailleurs passablement dérangé par les petits footballeurs qui vont et viennent autour de lui.



Pendant ce temps-là, le grand-père ramasse boîtes et bouteilles vides sur la plage, qu'il entasse dans un grand sac poubelle gris. Poète, il se sert d'une de ces boîtes vides comme d'une longue vue. Quand sa petite-fille entre dans son champ de vision, il lui fait un signe de la main auquel elle ne répond bien sûr pas (elle ne l'a pas vu)...



Elle joue avec les autres et fait un magnifique tir : un sifflement accompagne la courbe de la balle, mais celle-ci atterrit dans la benne à ordures où se trouve déjà le grand-père, qui lui tend ce qu'elle est venue chercher ! Les autres gamins se moquent de lui (l'un met son index contre sa tempe, figurant ainsi que le vieux est zinzin !). La fillette en est attristée, mais elle a honte de son grand-père, aussi, qui passe sa vie à ramasser des choses usagées, inutiles. Elle s'éloigne de lui en courant ; le vieil homme ne lui en tient pas rigueur, absorbé qu'il est dans ses trouvailles.



Fondu au noir. C'est la nuit, les lumières du bar s'allument... Des couleurs, une promesse de fête ? Mais le vent souffle toujours. On le voit (un papier vole), on l'entend.

Une musique mystérieuse commence tandis que le grand-père s'approche d'une drôle de cabane. Il visse une ampoule, un écrou, tire un engrenage (ramassé dans la benne à ordures le jour même) qu'il vient coller à un autre, puis écrit quelque chose sur l'étrange machine qu'il est en train de construire : « Б/УША ».

En Russie, « Б/У » est inscrit sur les objets qui peuvent être réutilisés (sur les sacs à provisions, notamment). Quant à « ША », c'est un suffixe russe très courant à la fin des prénoms. Comme son nom l'indique donc, la machine est entièrement créée à partir d'objets de récupération.



Mais pendant ce temps-là, la fillette a faim ! Elle attend, éclairée à la lumière d'une lampe à pétrole (il n'y a pas d'électricité dans la maison), devant son assiette vide. Impatiente, elle s'en va alors que le tonnerre gronde.

Fondu au noir.

Devant la porte de la cabane, contre laquelle la petite-fille a poliment frappé, son grand-père a l'affront de lui faire signe d'attendre encore, sans la laisser entrer ! Furieuse, elle commence à rebrousser chemin, quand... son grand-père sort une énorme machine, qu'il lui présente fièrement. Une lueur brille dans le ciel : c'est la lune (hors champ) qui éclaire la scène.



La gamine est sceptique, jusqu'à ce que le vent se mette à souffler dans le moulin à vent en papier (qu'on a vu au début du film), puis dans d'autres ! Les engrenages se mettent alors à tourner, on entend un bruit de rouages rouillés, un pied métallique se lève de terre, la roue que le grand-père avait apportée dans sa cabane l'après-midi même avance sur le sable... En nous montrant la « chose » par morceaux, on comprend que la petite fille ait peur : tout « ça » est de fait un peu effrayant ! Elle court se protéger derrière les jambes de son grand-père, observant la machine hors champ.



On voit une dernière partie de la machine (sa tête, toute souriante, qui pourtant terrorise à la fillette qui se cache encore plus derrière son grand-père) avant de la voir en entier, sous la pleine lune...



Le grand-père souffle alors dans une bouteille. La machine s'arrête et répète le même son. Le grand-père se remet à souffler dans la même bouteille, puis dans une autre, qui sonne différemment. La machine répète encore. La petite fille se met à sourire.

Fondu au noir.

Le grand-père, chef d'orchestre, donne le départ du concert !

La machine joue d'elle-même (un instrument à vent !) tandis que la petite fille l'accompagne en tapant sur des bouteilles. C'est la fête en musique !



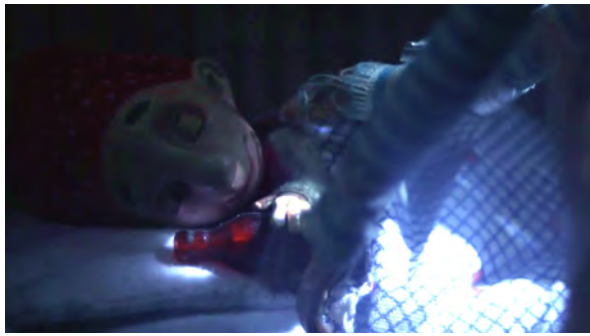
Le grand-père souffle dans 3 bouteilles, la fillette, qui avait grimpé sur le dos de l'automate, en redescend pour le guider à son tour. Il se dresse sur ses pattes et fait un tour sur lui-même ! La petite fille l'embrasse de joie, ce qui a pour effet de faire apparaître des fleurs sur l'habit de l'automate, comme si elle était une princesse qui transformait un crapaud en prince charmant !



L'automate attrape une bouteille jonchée sur le sable.

Fondu au noir.

Silence, ou presque : le thème musical de la fête est repris tout doucement au violon, pendant qu'on retrouve la fillette endormie dans son lit à côté de la bouteille ramassée par l'automate, dont il a dû lui faire cadeau. Un vrai trésor... que le grand-père pose sur le rebord de la fenêtre après avoir replacé la couverture de sa petite fille dans un geste plein d'amour. C'est toujours la lumière de la lune (hors champ) qui éclaire la scène.



Pendant la nuit, l'orage se lève. Tout vole au vent, qu'on entend souffler avec force : le linge accroché à sa corde, les tables, les parasols du bar de plage, les objets sur la plage... La mer est très agitée. L'automate gémit. Il ne peut résister au vent qui souffle, et l'emporte. Il retombe et se détruit dans un bruit de métal. Pour montrer la violence de la tempête, la réalisatrice fait apparaître des traits horizontaux à l'image, comme si la pellicule elle-même était abîmée...

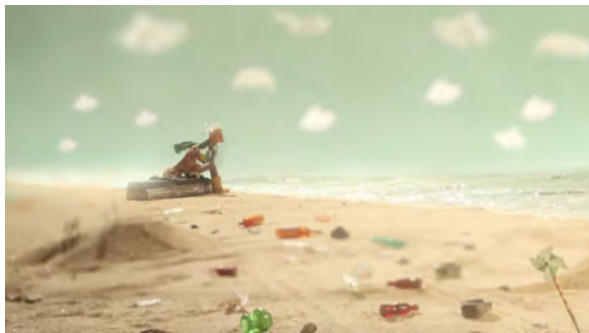
Fondu au noir.



Au matin, le barman met un nouveau disque, plus tragique, et tente de remettre son café complètement sens dessus dessous en place. Les enfants jouent au ballon sur la plage tandis que la petite fille se réveille. Elle se précipite vers la bouteille à la fenêtre, souffle dedans, toute heureuse, mais... pas de réponse. Elle file sur la plage, jonchée de débris. Elle souffle encore (ce qui interpelle les autres enfants pendant quelques secondes)... Toujours rien. Le vent se remet à souffler et un papier lui vole à la figure : un morceau de l'habit fleuri de l'automate... Elle relève la tête et son regard se pose sur le moulin à vent (la caméra fait un brusque zoom avant avec un bruit sourd), puis sur la trompe (même mise en scène). Elle comprend et joint les mains sur sa bouche en poussant un gémissement. Elle ramasse un engrenage (celui que son grand-père avait trouvé dans la benne à ordures, la veille, et qu'elle avait refusé de prendre...)

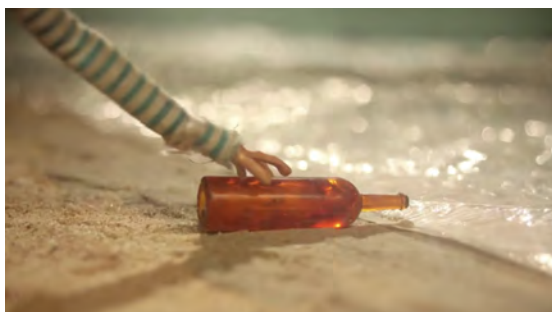


Un champ de mouette lui fait relever la tête : elle voit alors son grand-père au loin, qui a l'air triste. Elle le rejoint et c'est finalement lui qui la console.



Une vague rapporte une bouteille sur la plage. Le grand-père la ramasse et souffle dedans. Fondu au noir.

On voit le grand-père et la petite fille de dos, assis sur une coque de bateau (qui pourrait aussi symboliser le cercueil de l'automate). Ils ont installé plein de bouteilles de toutes les couleurs en ligne, devant la mer, de part et d'autre de leur siège improvisé. Le grand-père souffle dans l'une (on dirait une sirène de bateau), accompagné au piano qui joue un thème mélancolique et beau. La petite fille se balance légèrement de droite à gauche puis regarde son grand-père, pleine de reconnaissance et d'admiration.



Ses yeux se tournent à nouveau vers l'horizon, vers l'avenir. Il n'y a plus aucun nuage dans le ciel.

Fondu au blanc, cette fois, et générique.

Se moquer des poètes – Avoir honte de quelqu’un qu’on aime

Les enfants pourront s’exprimer sur ce que la petite fille ressent vis-à-vis de son grand-père au début et à la fin du film. Pourquoi est-ce que les choses ont changé ?

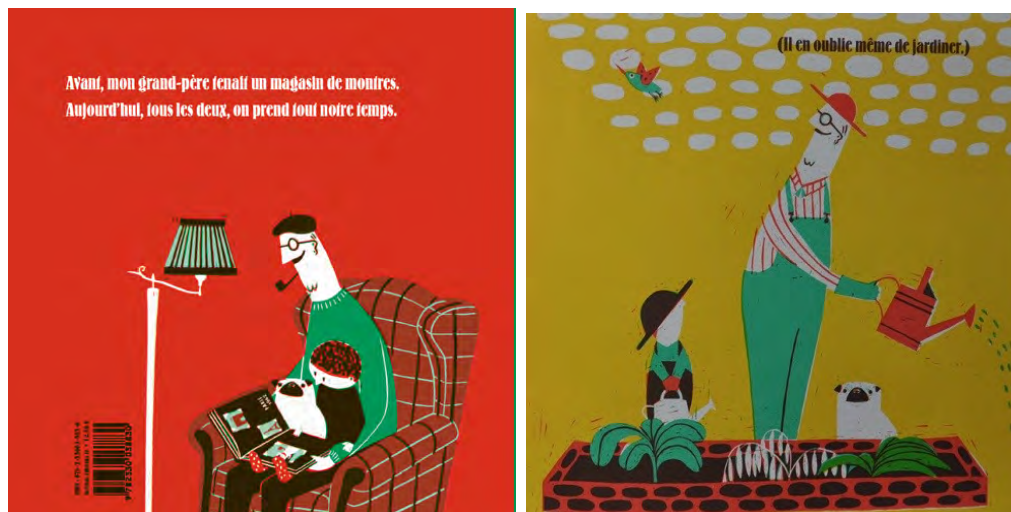
Que penser des autres enfants ? Pourquoi se moquent-ils du grand-père ? Et sont-ils gentils envers la petite fille ? Ils ne la regardent pas toujours de façon sympathique (la réalisatrice la filme souvent seule dans le champ de la caméra, alors que les autres sont filmés « en bande »).

Les enfants qui ont vu ce film se seraient-ils moqué de lui, eux aussi ? Et si ça avait été leur grand-père... Comment auraient-ils réagi ?

La relation spéciale petits-enfants/grands-parents

Les grands-parents (bienveillants), quand ils peuvent être présents dans la vie des enfants, y occupent évidemment une place très importante.

De nombreux albums pour enfants en parlent, y compris quand lesdits grands-parents sont un peu excentriques ! C’est le cas du grand-père croqué par Babette Cole (*Le Problème avec mon grand-père*, Ed. Seuil Jeunesse). C’est encore le cas avec *Cher Grand-père* de Catarina Sobral, un grand-père qui ressemble un peu à celui du film (même si celui-ci ressemble à un clown alors que l’autre a davantage un air à la Jacques Tati) : il sait prendre le temps de vivre, il est poète (il est distrait par un oiseau qui passe et arrose à côté de son lopin de terre, par exemple !).

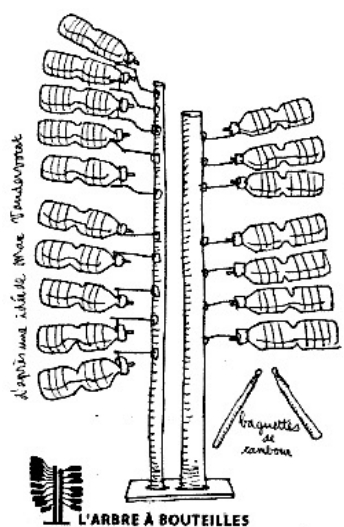


Fabriquer des instruments de musique avec des objets de récupération

Le grand-père a créé son automate à partir d’objets abandonnés qui peuvent en fait trouver une seconde vie, qui ne sont pas « bons à rien ».

Le film, dans une jolie veine écologique, nous incite à faire la « chasse au gaspi » tout en parlant de la vraie valeur des choses.

A l'image de la petite fille et du grand-père, ou encore du groupe La Corde à son (évoqué dans *Les Bruits*), qui a fabriqué un « arbre à bouteilles », on pourra créer une « flûte à bouteille » ou un « bouteillophone » sur lequel on jouera avec des baguettes de tambour !



On remarquera d'ailleurs que plus une bouteille en verre est remplie d'eau, plus le son qu'elle donne est aigu. C'est vrai pour tous les instruments ! Ainsi, les cordes graves d'un piano sont-elles longues, alors que les plus aiguës sont très courtes.

Et à y bien réfléchir... on peut fabriquer plein de choses à partir d'objets de récupération, pas seulement des instruments de musique ! Des bijoux, des boîtes décorées, des jeux, des guirlandes (y compris des guirlandes sonores, avec des bouteilles en plastiques, ou des coquillages, des capsules ou des boîtes de conserve. Elles tintent toute différemment quand on les traverse !).

Un film « ricochet » réalisé en stop-motion, avec de vrais matériaux

Le film *Bottle*, de Kirsten Lepore (5'30'', 2011), raconte l'histoire de deux personnages qui s'envoient de drôles de messages par « bouteilles à la mer » interposées... Le film est plus grave, plus difficile à comprendre que *Mon drôle de grand-père*, mais pas moins poétique et touchant par sa matérialité réelle.

<http://kirstenlepore.com/Bottle>

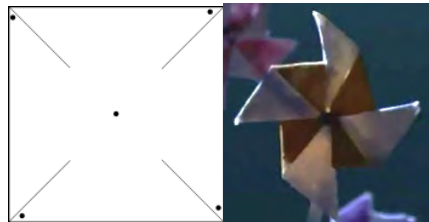
Imiter des émotions, des expressions

La petite fille du film est très expressive. On pourra l'imiter quand elle boude, quand elle est en colère ou impatiente (les mains sur les hanches, une jambe en avant). Quand elle a peur, quand elle est heureuse, quand elle joue de la musique, quand elle est triste, quand elle est émerveillée...

On n'oubliera pas tous les sons qu'elle peut faire en même temps : « Oh ! », « Ah ! », « Grrrrrr », « Psshhhhh »... Taper du pied, faire claquer sa langue. Rire !

Fabriquer des moulins à vents en papier

C'est une activité très difficile à réussir avec des 3-6 ans (les pales ne tourneront pas), mais on pourra au moins essayer de fabriquer des fleurs en rabattant les coins d'une feuille carrée prédécoupée qui seront alors fixés ensemble avec une attache parisienne !



Graphisme : dessiner des fleurs

Les fleurs qui apparaissent sur la carcasse de l'automate et autour de son « prénom » pourront être reproduites au feutre, à la peinture...



IMAGES « TREMPLINS » ENTRE LES FILMS

Certains détails, certains thèmes, certains objets, certains sons (bien sûr) apparaissent dans plusieurs films du programme, ce qui en assure encore la cohérence d'ensemble. En voici quelques-uns, pour se les remémorer (dans quels films étaient-ils ?), les comparer, les commenter, les reproduire...

Les pales : du ventilateur, des moulins à vent



Balade
(floues, à cause du mouvement !)



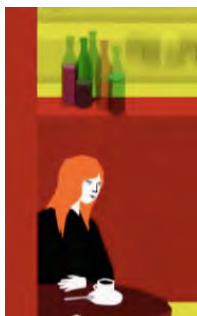
Mon drôle de grand-père

Le vieux tourne-disque

On l'entend dans *Balade* (pendant toute la promenade du garçon, on entend que « ça crachote », on le voit dans *Mon drôle de grand-père* (photo ci-avant).

Des bouteilles colorées dans des cafés

On les trouve encore dans *Balade* (photo recadrée, ici) et *Mon drôle de grand-père*.



La pluie

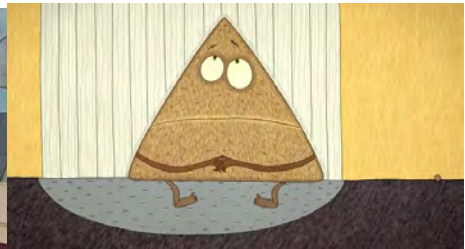
Elle tombe dans plusieurs films !



Balade



Drôle de son



Some Thing

Les nuages dans le ciel

Ils ne sont évidemment pas représentés de la même façon selon le style des auteurs. On en voit ci-dessus dans *Drôle de son*. On en voit encore dans *Some Thing* et *Mon drôle de grand-père* (sans doute des boules de coton, dans ce dernier cas).



Objets de récupération...

... ou pouvant être récupérés, mais ne l'étant pas encore !



Balade : les bouteilles de bière, et *Drôle de son* : la caisse à vêtements d'occasion (images recadrées)

Mon drôle de grand-père : tout sur la plage !

Flèches

On en voit sur la chaussée dans *Balade*, dans le tipi dans *Les Bruits*, sur la girouette dans *Mon drôle de grand-père*. Quant aux grilles du parc dans *Drôle de son*, elles ressemblent étrangement à des flèches.

On pourra en faire en graphisme avec les 5-6 ans et déterminer quel sens elles indiquent.



Parc et révolution

Il y a un parc et un tour complet (respectivement spatial – le petit garçon effectue un tour de quartier – et temporel – un an a passé) effectués par les protagonistes dans *Balade* et *Drôle de son* (photos ci-avant).

Engrenages

On en voit dans *Light Forms* et *Mon drôle de grand-père* (photos ci-avant).

Hublots

Les éléments sont filmés « dans un rond » dans *Drôle de son* (voir photos « champ-contre champ » ci-avant), *Mon drôle de grand-père* et *Les Bruits*. Une bonne occasion de s'entraîner à tracer des ronds !



Un bisou

Outre le « bisou » que la petite montagne de *Some Thing* donne à son « quelque chose », (photogramme reproduit ci-avant), il y a « échange de bisous » entre elle et l'écureuil plus tard dans le film. Et la petite fille fait un bisou à l'automate dans *Mon drôle de grand-père*.

